

N° 790

~ DIMANCHE 21 JANVIER 1912 ~

Prix : 15<sup>c</sup>

# Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>)



et des Aventures de Terre et de Mer



LES CANNIBALES DE LA NOUVELLE-GUINÉE, par ANDRÉ CHARMELIN

*Les Papous, revêtus de leurs costumes de guerre, dansaient frénétiquement en frappant sur leurs tambours dont les grondements semblaient implorer une réponse du génie protecteur.*

N° 790 (Deuxième série).

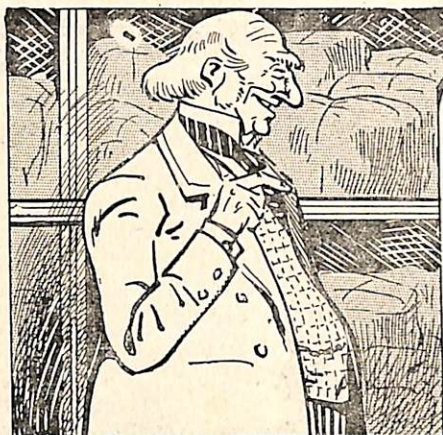
N° 1802 de la collection.

## Prix des Abonnements

| TROIS MOIS             |        |
|------------------------|--------|
| Paris, Seine, S.-et-O. | 2 50   |
| Départ. et Colonies.   | 2 50   |
| Etranger.....          | 3 fr.  |
| SIX MOIS               |        |
| Paris, Seine, S.-et-O. | 4 fr.  |
| Départ. et Colonies..  | 5 fr.  |
| Etranger.....          | 6 fr.  |
| UN AN                  |        |
| Paris, Seine, S.-et-O. | 8 fr.  |
| Départ. et Colonies..  | 10 fr. |
| Etranger.....          | 12 fr. |

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

## CONCOURS DE JANVIER



ANNEAU. 20  
TIRE. Octobre.  
ACRÉ.  
DOBE.  
VILE.  
FILE.  
FAISAN.  
25. KILOS.

### L'Ingénieux Commerçant

## Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de 3 mois 6 mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite :

## La Vie Active

par le Colonel ROYET

Capivant recueilli illustré, véritable vade-mecum propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :  
Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on camp. Sachons nous défendre. L'art de voyager. Pour aller aux Colonies, etc.

Passé le mois de Janvier, cette prime ne sera plus accordée qu'aux abonnés de six mois et d'un an.

### TROISIÈME QUESTION

Pour éviter les indiscrétions, un ingénieur commerçant en denrées coloniales a pris l'habitude d'inscrire d'une façon toute spéciale les noms des marchandises qu'il achète. A son insu, nous sommes parvenus à trouver la clef de l'énigme. La voici : Ajoutez une lettre à chacun des mots inscrits de façon à former un mot nouveau. Le nom de la denrée achetée par notre marchand sera celui que vous formerez avec l'ensemble des lettres ajoutées.

### MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte quatre questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 5 Février 1912. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les 4 bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros de Janvier, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions seront publiés le 10 Mars 1912.

## LES ÉCLAIREURS DE FRANCE (BOY-SCOUTS FRANÇAIS)

Ainsi que nous l'avons appris à nos lecteurs au début de ce mois, l'Association des Eclaireurs de France (Boy-scouts français), à l'organisation de laquelle le Journal des Voyages a prêté tout son concours, est définitivement constituée et vient d'entrer en pleine période d'activité.

Elle a reçu, tant des jeunes gens que des parents, ainsi que de hautes personnalités, les plus précieux encouragements.

De tous côtés les enthousiastes se manifestent, de tous côtés les adhésions lui parviennent, des comités locaux se forment, des troupes d'éclaireurs s'organisent. Le mouvement s'étend chaque jour et dans quelques semaines les Eclaireurs de France seront légion.

C'est pour le Journal des Voyages qui a si vaillamment répandu cette idée, une grande satisfaction.

Nous croyons bon de publier à nouveau l'extrait des statuts que nous

avons déjà donné il y a quinze jours, et nous publierons également dans un de nos prochains numéros un extrait du règlement d'administration intérieure, qui doit compléter ces statuts.

Toutes les adhésions, cotisations, demandes d'instructions et de renseignements doivent être adressées au siège de l'Association, 146, rue Montmartre, Paris, à M. le Secrétaire Général des Eclaireurs de France.

Les statuts seront envoyés gratuitement, ainsi que des bulletins d'adhésion, à toute personne qui en fera la demande.

Enfin, l'Association prie tous ceux que son entreprise intéresse de se mettre sans retard en rapport avec elle.

Il importe que tous les bons Français concourent au succès de cette œuvre d'éducation nationale et de régénération morale, si noble, si généreuse et si patriotique.

### EXTRAIT DES STATUTS DE L'ASSOCIATION LES ÉCLAIREURS DE FRANCE

ARTICLE PREMIER. — Une Association, placée sous le régime de la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901, est fondée sous le nom de : "LES ÉCLAIREURS DE FRANCE (Boy-Scouts français)".

ART. 2. — Cette Association a pour objet de provoquer et d'encourager la création de groupements de boy-scouts français, dans le but de développer chez les jeunes gens la vigueur et l'adresse physiques, l'initiative, l'esprit de la vigueur et l'adresse physiques, le patriotisme, le sentiment de la solidarité, de la responsabilité morale et de l'honneur.

ART. 3. — Pour réaliser son objet, l'Association :

1° Encouragera l'organisation de groupements locaux d'Eclaireurs ;

2° Publiera des ouvrages, des notices et tous imprimés destinés à faire connaître les principes devant servir de base à l'organisation des groupements et de guide pour la conduite que doivent tenir les jeunes éclaireurs ;

3° Organisera des conférences tant à Paris que dans les départements.

Si elle le juge nécessaire, l'Association publiera un bulletin donnant le compte rendu de ses travaux et tenant ses membres au courant de la marche des divers groupements.

ART. 4. — Le siège social est établi à Paris, 146, rue Montmartre.

Il pourra être changé par décision du Comité directeur, mais devra toujours être fixé à Paris.

ART. 5. — L'Association comprend :

1° Des MEMBRES ACTIFS ;

2° Des MEMBRES PARTICIPANTS.

L'admission d'un membre implique sa complète adhésion aux présents statuts et au règlement d'administration intérieure.

ART. 6. — Sont MEMBRES ACTIFS : Les instructeurs ; les éclaireurs.

Les membres actifs paient une cotisation annuelle de un franc.

Sont MEMBRES PARTICIPANTS les personnes qui s'intéressent au but de l'Association et qui par leur cotisation veulent contribuer à son développement.

Les membres participants se partagent en :  
Membres associés qui paient une cotisation annuelle de 5 francs.

Membres donateurs qui s'engagent à verser une cotisation annuelle de 20 francs.

Membres perpétuels qui auront fait à l'Association un don d'au moins 500 francs.

En attendant la publication du Règlement d'administration intérieure que prépare le Comité directeur des Eclaireurs de France, nos lecteurs trouveront dans la brochure du lieutenant Benoît des indications suffisantes pour organiser des groupes d'éclaireurs. Cette brochure est envoyée franco contre la somme de 0 fr. 60 adressée en timbres-poste au Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

Les cotisations pourront être rachetées par un versement unique de 100 francs pour les membres associés, de 300 francs pour les membres donateurs. Tous ces membres seront dès lors dispensés de la cotisation annuelle.

ART. 7. — Les personnes qui donneront leur adhésion dans la première année de la fondation de la Société, c'est-à-dire d'ici la fin de l'année 1912, auront le titre de membres fondateurs.

Le Comité directeur pourra décerner le titre de membres d'honneur à ceux des membres de l'Association qui auront rendu à celle-ci des services importants.

ART. 8. — Il sera délivré à tous les membres, par les soins du Comité directeur, une carte individuelle valable pour un an.

ART. 9. — Les Eclaireurs doivent être âgés de onze ans au moins. Ils devront se munir d'une autorisation écrite de leurs parents ou tuteurs les autorisant à faire partie de l'Association et à en suivre les exercices.

ART. 10. — Les Eclaireurs sont organisés en groupes locaux dans les conditions déterminées par le règlement intérieur de l'Association.

ART. 12. — Les cotisations annuelles sont dues à partir du 1<sup>er</sup> janvier de chaque année, quelle que soit la date à laquelle l'admission est prononcée, sauf, toutefois, en ce qui concerne les deux derniers mois de l'année. La cotisation est payable dans le courant du mois de janvier ; tout membre nouvellement admis devra acquitter sa cotisation dans le délai d'un mois.

Deux Ans au Pays des Papous

## Les Cannibales

de la

Nouvelle-Guinée

par

ANDRÉ CHARMELIN

I

MUSICIENS ET ARCHITECTES

**I**l n'y a pas de raison pour qu'un Papou soit immortel ! » Cette phrase de Renan, écrite il y a près d'un demi-siècle, montre que, dans la hiérarchie des races humaines, les Papous, en particulier, et les peuples de la Nouvelle-Guinée, en général, étaient considérés comme occupant le dernier rang. Non seulement ils semblaient vivre en pleine barbarie, mais on feignait de les distinguer à peine là-bas, sur les limites de l'animalité. On n'était pas bien sûr qu'ils fussent des hommes.

Mais, depuis l'époque où pareille appréciation était portée sur ces peuplades, des navigateurs, curieux d'aborder aux rivages les plus mal connus, ont visité les naturels de ce pays étrange et magnifique qu'est la Nouvelle-Guinée. Et, tout récemment, un voyageur anglais pénétra parmi les tribus

civilisées de la grande île, et il y vécut deux ans entiers. C'est sur les notes apportées par lui de son grand voyage que nous avons basé la documentation de cette série d'études sur les indigènes de la grande île océanienne.

Précisément, l'observation la plus importante et la plus caractéristique qu'ait relevée notre explorateur est celle-ci : les Papous se distinguent de toutes les autres races inférieures par une remarquable faculté de raisonnement et de véritables dons artistiques. Ils semblent aimer particulièrement la musique et l'architecture.

Les Papous sont les plus nombreux parmi les peuples de la Nouvelle-Guinée. Ils sont répartis en villages ; chaque village renferme une trentaine de familles. L'ensemble des familles forme une masse importante de cent cinquante mille Papous.

La forme sociale est le patriarcat. Dans chaque famille, le père est le maître absolu de la liberté, de la vie même de la mère et des enfants. Dans chaque village, le plus âgé des pères de famille est le chef du groupe entier.

Il y a, dans la Nouvelle-Guinée, des tribus qui se distinguent par des caractères physiologiques tout à fait étonnants ; par exemple, la tribu des *Pies*. Là, hommes et femmes ont la peau bigarrée comme le plumage d'une pie, ou, si l'on veut mieux se représenter encore l'étrange phénomène, comme le cuir d'un cheval pie. C'est dans cette tribu mystérieuse, que se développent, comme nous le montrerons tout à l'heure, les plus réelles dispositions pour l'architecture.

Une autre tribu est aussi très curieuse ; c'est celle des *Palmipèdes* ou *Amphibies*. Ces naturels ont les doigts des pieds reliés entre eux par une épaisse membrane, et ils vivent dans l'eau encore plus que sur la terre ferme. On n'a pu expliquer la cause de ces particularités.

Pour démontrer qu'il existe des peuples ne possédant absolument aucune croyance en une divinité quelconque ou en des êtres surnaturels, l'on a cité de toutes parts l'exemple, qui parut longtemps décisif, des Papous, dont le cerveau est fermé, absolument, à tout ce qui n'est pas tangible et positif.

Or, — et c'est là une découverte sensationnelle de notre explorateur, — les Papous ont une croyance, confuse, il est vrai, mais réelle. Ils ajoutent foi à l'existence

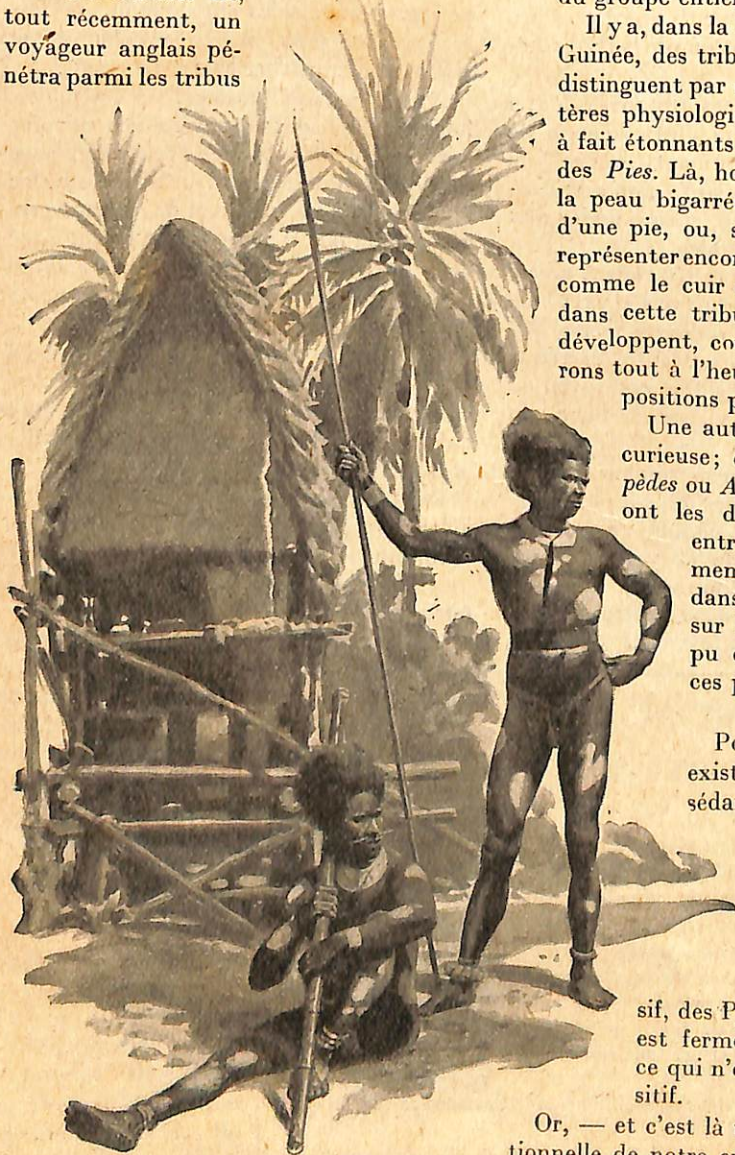


Le fumeur de baou-baou se sert de la « pipe-flûte », l'instrument national des Papous.

d'un génie, tour à tour propice ou hostile, qu'ils appellent *Fifi* ou *Fée-Fée*. Ce génie est invisible ; nul ne l'a jamais aperçu, ni n'a pu l'apercevoir. Même s'il ne se cachait pas, on ne le verrait pas davantage ; car il ne tombe pas sous le sens de la vue. Mais, du moins, si nul regard n'a jamais contemplé le génie *Fifi*, toutes les oreilles ont pu l'entendre. Il parle au fond des bois, ou sur les collines, ou le long des fleuves, ou dans le bruit du tonnerre, ou dans les plaintes et les hurlements des vents. Tour à tour, il promet des chasses fructueuses, des pêches abondantes, des moissons drues, ou il menace de la famine et de la maladie. On célèbre alors, en l'honneur de ce génie, des cérémonies accompagnées de danses et de musique, que nous décrirons plus loin, après avoir expliqué de quels instruments disposent les Papous pour produire de l'harmonie ou, tout au moins, du son.

L'instrument national, chez les Papous, est la *pipe-flûte*.

Elle se compose d'un roseau de bambou, long de quarante ou soixante centimètres, quelquefois davantage. Ce roseau, creux sur toute sa longueur, est fermé à ses deux extrémités. Mais, non loin de ces bouts extrêmes, il est percé de deux trous qui rappellent ceux de nos flûtes occidentales. Parfois, la *pipe-flûte* a plus de deux trous. Mais examinons-la d'abord dans son élémentaire simplicité. Quand le Papou veut



Une habitation chez les *Kalos* ou tribu pie, une des plus étranges peuplades de la Nouvelle-Guinée.

s'en servir comme de pipe, il roule du tabac dans une feuille d'arbre, il fait une sorte de cigare. Il l'allume; il introduit le bout allumé et le fait tenir dans l'un des trous. S'il n'y en a que deux, le fumeur applique ses lèvres au trou percé à l'autre extrémité de la *pipe-flûte* et, par là, il hume la fumée. Ou encore, il bouche le trou d'aspiration, laisse le tube s'emplier de fumée et ne l'aspire que quand le bambou en est rempli. Si la *pipe-flûte* possède plus de deux trous, le fumeur obture tous les trous intermédiaires et ne se sert que du premier et du dernier.

Quand le Papou ne fume pas et quand il veut que son roseau de bambou lui soit entre les doigts comme un instrument de musique, alors il débouche le trou qui, tout à l'heure, retenait le cigare. Il y applique ses lèvres et y insuffle l'air, qui devient mélodie, ou peut-être souvent cacophonie. Avec un doigt, le musicien papou bouche l'autre trou, avec les autres, si la flûte est percée de plusieurs orifices. Et, ainsi, la pipe devient une flûte rudimentaire, il est vrai, mais tout de même une flûte.

L'autre instrument essentiel dans une fête musicale papoue est le tambour, qu'inventa la tribu nommée Tugeri, qui fait partie de la Nouvelle-Guinée allemande.

La caisse du tambour des Tugeri se compose d'un tronc d'arbuste, habilement creusé. Parfois, le tronc est cylindrique, et l'aspect du tambour guinéen rappelle la forme de nos caisses sonores. Ou bien, les Tugeri creusent deux portions coniques. Ils collent l'une contre l'autre les extrémités minces des cônes, en sorte que le tambour se trouve aminci au milieu et évasé aux deux bouts.

Telle étant la caisse de résonance, les Tugeri tendent aux extrémités des peaux de lézard, soit cousues ensemble, soit d'une seule pièce, si la bête était assez ample pour fournir à elle seule la surface nécessaire. La caisse du tambour tugeri est soigneusement sculptée. Des arabesques en relief s'enroulent autour de l'instrument. Le support se compose de deux courroies de solide écorce, adaptées aux deux bouts d'une poignée en bois.

Les Tugeri et les Papous tiennent le tambour de la main gauche, et, du poing droit, ils frappent la peau de lézard, qui retentit suffisamment à leur goût. Voilà quels sont les principaux instruments avec lesquels les Papous exécutent des concerts et des danses en l'honneur du génie Fifi.

Tandis que notre voyageur anglais se trouvait dans la Nouvelle-Guinée, un chef papou, nommé Maïvi, qui gouvernait le village d'Epa, fut blessé à la chasse par un sanglier.

Aussitôt, le bruit s'accrédita dans le village que le génie avait conçu contre les habitants une hostilité au moins temporaire et dont il fallait se délivrer en apaisant Fifi par des cérémonies propitiatoires.

Le chef Maïvi appela tous ceux qui, dans le village d'Epa, étaient capables de tirer des sons harmonieux de la *pipe-flûte* nationale. Ils étaient nombreux. Mais, comme il y avait peu de tambourinaires à Epa, Maïvi demanda au chef du village voisin de lui envoyer ceux qu'il possédait dans son fief, de sorte que, quand tous les musiciens furent rassemblés et se mirent à jouer de leurs instruments respectifs, une symphonie, ou peut-être une cacophonie copieuse, éclata sur le lieu choisi pour la cérémonie de propitiation.

C'était la nuit; on avait allumé des feux larges, rutilants, magnifiques. Ils s'élevaient; des langues rouges montaient vers les arbres comme pour en atteindre les cimes, et les Papous, revêtus de leurs costumes de guerre, dansaient autour des brazier. Les tambours et les *pipes-flûtes* grondaient et sifflaient, appelant une réponse de la part du génie Fifi.

Tout à coup, dans la profondeur de la forêt sonore, des trompes retentirent, hurlantes et lugubrement criardes. Les joueurs de tambours et de pipes-flûtes frémirent.

Qu'étaient-ce que ces trompes? Maïvi n'avait pas convoqué les joueurs de trompe. C'est un instrument propre à la guerre, à la chasse sanglante, non aux danses en l'honneur de Fifi, encore moins aux fêtes joyeuses et pacifiques.

Et les trompes, toujours, faisaient vibrer l'air nocturne; et ce n'était pas le vent hurlleur, ce n'était pas le tonnerre menaçant, c'était, certes, la voix grondante du génie. Mais qu'annonçait-elle? Des malheurs, ou la prospérité pour le village et pour son chef?

Tout à coup, une forme sombre de bête sortit des fourrés plongés dans les ténèbres et traversa la clairière, comme un monstre issu de la nuit funeste et y retournant. C'était un sanglier énorme. Il disparut presque aussitôt, et Maïvi déclara que le génie avait soufflé à la fois dans toutes ces

trompes, pour chasser loin du territoire d'Epa l'animal maudit qui avait porté malchance à la tribu et à son chef.

En commentant cette mystérieuse scène, le voyageur anglais déclare qu'il n'a pas pris la peine de rechercher si les sonneurs de trompes étaient des chasseurs d'une tribu voisine, qui eussent, par hasard, traversé la forêt, ou si ce dénouement avait été arrangé par le subtil et rusé Maïvi, pour conserver tout son prestige sur le village d'Epa.



Les Papous et même plusieurs autres tribus de la Nouvelle-Guinée témoignent, nous l'avons dit, de dispositions particulières pour l'architecture.

Leurs cases sont mieux construites, plus ingénieuses, plus complexes que celles malhabilement bâties par beaucoup d'autres peuples sauvages.

Examinons, par exemple, une maison dans un village kalo. Les Kalos sont la tribu-pie, à la peau bigarrée, dont nous signalions, un peu plus haut, l'existence dans la Nouvelle-Guinée.

De fortes poutres verticales sont enfoncées dans la terre; ce sont les colonnes ou, si l'on veut, les fondements de l'édifice. Des poutres horizontales ont pour but de retenir dans une position fixe les colonnes verticales et d'empêcher leur écartement.

A une certaine hauteur, sur les poutres horizontales, sont appuyées des planches qui constituent le parquet. D'autres planches forment, à cette hauteur, une enceinte close que recouvre un manteau de chaume composant à la fois le pignon et le toit, dont les deux versants, à pente oblique, se terminent en haut par un angle bien élancé et vraiment gracieux.

Cet édifice présente donc un rez-de-chaussée ouvert et un étage clos. Au rez-de-chaussée se trouve un four en terre battue, où les femmes papoues ou kalos font la cuisine.

Des poutres placées en diagonale servent d'échelles pour monter à l'étage, où les habitants se retirent durant la nuit, et où, parfois, ils donnent asile à leurs chiens préférés.

Ces constructions sont solides; elles durent plus que la vie d'un homme, mais un danger constant les menace. Hors du four en terre, lorsque les flammes pétillent trop, des étincelles peuvent voler, tomber sur le toit de chaume et mettre le feu à ces petits édifices élevés par les ingénieurs papous, qui ne sont pas si bêtes, chez un peuple dont notre ignorance seule faisait presque de simples annaux.

ANDRÉ CHARMELIN.

## Les Timbres du « Journal des Voyages »

(TROUPES COLONIALES)



NOS TROUPES COLONIALES  
TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS

Le *Journal des Voyages* vient de faire établir une collection de timbres reproduisant ses plus jolies illustrations de première page consacrées à nos troupes coloniales. Artiste gravé par BAQUET, ces timbres enrichiront les albums des collectionneurs, et les amis du *Journal des Voyages* pourront faire de la propagande en faveur de leur journal favori en collant ces charmantes figurines sur les enveloppes de leurs lettres.

La pochette de cinquante timbres différents (dix types en cinq couleurs variées) est en vente aux bureaux du *Journal des Voyages* au prix de 0 fr. 50.

Elle sera envoyée franco contre la somme de 0 fr. 60 (Etranger 0 fr. 75), adressée par mandat-poste ou en timbres français au *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.



NOS TROUPES COLONIALES  
LÉGIONNAIRES EN RECONNAISSANCE

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine

B

Vif-Arget

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

Louis BOUSSENARD

Deuxième Partie. Dans le Tamaulipas.

## CHAPITRE II (Suite.)

EN quelques mots, Vif-Arget raconte les épisodes dans lesquels Dolora Perez et son père se sont déjà rencontrés sur son chemin.

« Il y a là, conclut-il, un mystère singulier et que je perce rai, je vous le jure... Ce Bartolomeo Perez est un être démoniaque... Mon camarade Mistoufle, dont le courage égale l'endurance, n'a jamais pu s'expliquer à quelle influence il a été soumis, lorsque subitement la notion de toutes choses lui a été enlevée... »

« Si ce n'était un vrai Parigot parigotant, il ne serait pas éloigné d'admettre quelque manifestation du diable... »

— Mais la jeune fille... celle qu'on appelle la Hija Alferez et qui conduit ces monstres au pillage et au crime?... »

Vif-Arget garde un instant le silence :

« Je ne puis rien dire, capitaine... Je l'ai vue dormant, les traits reposés, et elle m'est apparue sous l'apparence d'une femme normale, jolie; je ne sais quelle sympathie m'attirait vers elle... Mais aussi je l'ai vue dans la lutte, dans la force de la colère, il semblait qu'elle ne fût plus la même... »

« Vraiment, capitaine, on aurait dit qu'elle se trouvait sous l'influence d'un pouvoir démoniaque... Est-ce une folle? »

— Folle ou non, répliqua du Vallon, cette femme constitue un danger... il faut qu'elle disparaisse... »

« Les hommes lui ont voué une obéissance fanatique et elle n'use de son pouvoir que pour le mal... »

« Cette bande de matadors doit être anéantie... Je vous confie cette tâche essentiellement dangereuse... Je compte sur vous... »

— Et j'obéirai, capitaine. Quand dois-je partir?... »

— J'ai en vous, capitaine, une telle confiance que, du consentement même de notre chef, le colonel Dupin, je vous laisse toute liberté d'action... Vous n'êtes responsable que devant votre conscience... agissez promptement, sans hésitation, et menez votre œuvre à bien, c'est tout ce que je réclame de vous... prenez avec vous les hommes qu'il vous plaira de choisir... et délivrez-nous de ce cauchemar.

— Dès cette nuit, dit Vif-Arget, nous nous mettrons en route...

— Bonne chance, capitaine... »

Vif-Arget sort de la chambre de M. du Vallon.

Il estime beaucoup ce jeune officier, capitaine au 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique et qui

avait su conquérir par son courage les sympathies du général Bazaine.

Il l'avait déjà vu au danger et savait que la France avait en lui un de ses meilleurs et de ses plus courageux serviteurs...

Vif-Arget est décidé à faire son devoir, tout son devoir.

Mais voici qu'au moment précis où il atteint la rue d'Escolero, qui se dirige droit vers la grand-place, il entend des clameurs furieuses, ponctuées par des coups de feu...

Il s'élance de toute la vigueur de ses jarrets...

## CHAPITRE III

La grand-place. — Plateados et aguadores. — Le père Reverdy. — Le groupe Mistoufle. — Les Azogues. — Le drame du rio Zarzéis. — Le boulanger dans la pâte. — Bataille.

Sur la grand-place de la Douane, à Tampico, l'animation est extrême.

C'est là le lieu de réunion de tous les élégants, de tous les oisifs de la ville. Les femmes, parées de leurs plus beaux atours, y paradedent au milieu des *caballeros*, dont les costumes rutilent de broderies et de boutons d'argent, voire même d'or.

On ne s'imaginerait pas, à voir les allures nonchalantes de ces personnages, que des visions de sang sont prochaines, que des haines et des rancunes farouches se cachent derrière ces sourires et que, dans ces yeux de velours, si doux et si languissants, des lueurs haineuses veillent, prêtes à se déchaîner en éclairs.

Parfois, une compagnie française passe, clairons en tête; nos zouaves, nos Africains marquent le pas, les yeux fixés devant eux, impassibles, disciplinés, les officiers, bien cambrés, la tête haute, sans forfanterie, mais donnant l'impression d'une indomptable énergie...

La foule s'écarte, docile et curieuse, sans hostilité visible. A peine si quelques colloques ont lieu, à voix basse. Les femmes ont un sourire figé qui semble peint sur un masque.

Il en est qui, à demi cachées sous leur mantille qui ne laisse transparaître que l'éclair de deux diamants noirs, marchent à côté de nos soldats, avec ce léger dandinement qui est une des grâces de la Mexicaine et qui, parfois, jettent sur notre drapeau des roses, si rouges qu'elles semblent avoir été trempées dans le sang...

Malheur à l'imprudent qui se laisse prendre à ces coquetteries : plus d'un cadavre est ramassé le matin, aux premières lueurs du jour, au coin d'une ruelle, un poignard fiché entre les deux épaules.

Mais plus typiques encore sont certains groupes de personnages qui inlassablement déambulent sur la grand-place, comme font les Napolitains sur la place de San-Carlo, sans autre souci apparent que de humer la fraîcheur du soir et rêver aux joies du rien faire.

Le front couvert d'un vaste sombrero que borde un galon de couleur rutilante, ils portent la courte pelisse de drap brodé, aux arabesques fantaisistes, souvent relevées d'or ou d'argent.

Grands et vigoureux, leurs formes se dessinent sous les *calzoneras*, pantalons col-

lants, boutonnés extérieurement sur les côtés, puis s'ouvrant de bas en haut jusqu'aux genoux. De là, un pantalon flottant tombe sur la cheville en un flot d'étoffe blanche et à larges plis...

Gars superbes, à la face bronzée, aux traits durs.

Plus d'un aurait pu être rencontré la veille sur le penchant d'une barranca, sentinelle d'une guérilla ennemie, et le sera demain, dans le creux de quelque rio, guettant un convoi de vivres ou épiait un groupe d'*aguadores*, venant remplir leurs outres de cuir pour les besoins de la ville assoiffée.

Ils tuaient hier, ils tueront demain...

En ce moment, ils semblent des flâneurs inoffensifs, se mêlant à la foule, écoutant, espionnant, fauteurs de trahisons.

Quelques-uns, arrogants, vrais types de matamores de théâtre, dévisagent les passants, parfois bousculent ceux qui ne se dérangent pas assez vite pour leur livrer passage.

Chose curieuse, les Mexicains, même les plus élégants, après s'être retournés avec la vivacité qui semble présager une demande d'explication, aussitôt après avoir regardé ces *caballeros* de grand chemin, sourient, esquissent un salut et s'effacent...

La chose ne va peut-être pas aussi aisément avec des Français.

Justement, ce jour-là, au crépuscule, le café Reverdy, le seul établissement qui, en cette ville de Tampico, peuplée de cabarets borgnes, de *pulquerias* fréquentées par la lie du peuple, soit adopté par la bonne société, voire la jeunesse dorée du pays, regorge de consommateurs...

Le père Reverdy, que tout le monde connaît à Tampico, est un type original. Il y a plus de trente ans qu'il a installé son débit de liqueurs sur la grand-place, tout proche des bâtiments de la douane et des sémaphores.

A quelle nationalité appartient-il? Français, Italien, métis d'Indien et d'Espagnol, nul ne le sait...

Derrière son comptoir, au milieu de ses tables qui débordent sur le pavé et finissent par envahir — telles nos terrasses du boulevard — une grande partie du pavé, le père Reverdy, calme, attentif à la recette, affable à tous, a traversé toutes les révolutions — il en compte volontiers dix-sept — qui ont passé sur Tampico, et, impassible comme l'homme d'Horace, il a continué à verser l'eau-de-vie, les liqueurs frelatées, le *pulque*<sup>1</sup> et aux grands jours le bordeaux et le champagne, dont nos *caballeros* sont très friands.

Donc, il a fait fortune et depuis l'occupation française nos officiers l'ont adopté. Il est très flatté de cette préférence, ce qui ne l'empêche pas de toujours se tenir sur la défensive : il sait trop bien ce que demain peut lui réserver.

Comme obéissant à un mot d'ordre non formulé, les consommateurs forment deux groupes, que sépare un espace libre dans

1. Liqueur huileuse et lourde qui est extraite d'une sorte de cactus appelé maquay.

lequel évolue maître Reverdy, avec son éternel foulard rouge serrant ses longs cheveux grisonnants.

D'un côté, les Français — et surtout des soldats de la contre-guerilla, bien reconnaissables à leurs vestes rouges, qui leur ont valu de la part des Mexicains le sobriquet de *Colorados*.

Ceux-là, très gais, insoucians comme des hommes qui risquent tous les jours leur vie et cherchent tout au moins à en jouir, tant qu'elle dure, du mieux qu'il leur est possible.

De l'autre côté, les habitants du lieu, quelques-uns indifférents et ne songeant qu'à savourer, avec les liqueurs à l'emporte-gosier, l'air frais de la soirée; les autres, vautrés sur leurs chaises d'osier, la cigarette aux lèvres, affectant de tourner le dos aux Français, mais sans aucun geste de provocation, semblant ignorer leur présence... et n'entendre point le bruit que font comme partout une vingtaine de fils de la vieille Gaule qui boivent, rient et bavardent...

Ces deux groupes, à la distance d'un mètre, paraissent aussi séparés que s'ils occupaient encore les deux rives de l'Atlantique...

Bec-Salé aurait bien envie parfois de taquiner un peu, et ses trois copains, Lenflé, Chabraque et Petit-Pain, devenus maintenant des soldats finis, roussis par le feu, seraient tout prêts à lui emboîter le pas...

Mais Mistoufle est là, Mistoufle, le bras droit du capitaine Vif-Arget, qui a charge d'âmes et sait faire respecter la consigne, qui est de vivre en paix avec les Mexicains.

La compagnie de Vif-Arget est connue de tous et très redoutée. On sait qu'elle ne boude pas à la besogne et nul n'ignore qu'il est imprudent de s'attaquer à elle, en gros ou en détail. Les Mexicains ont traduit le nom de Vif-Arget en espagnol *Azogue*, et ses soldats sont pour eux les *Azogueyos*.

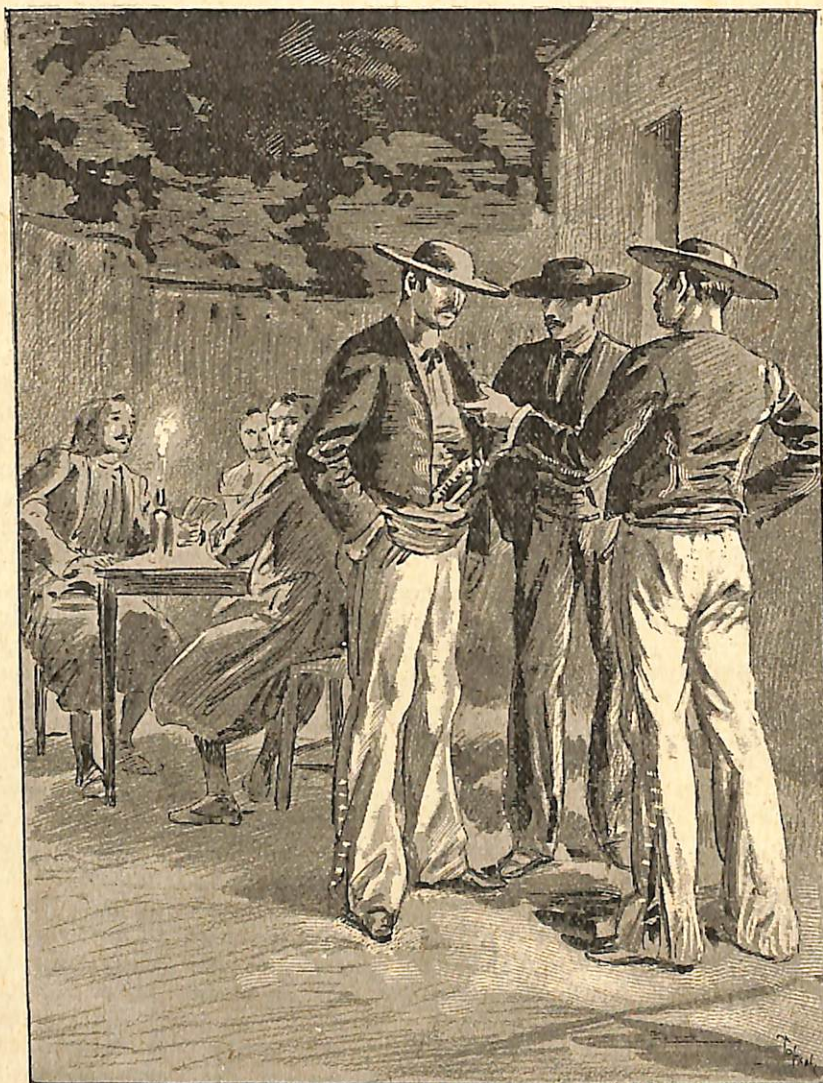
Des cinquante-huit hommes qui la composent, tous ont à leur actif quelques prouesses qui les ont désignés à la curiosité publique...

Nos quatre inséparables qui ont l'autre jour, avec Vif-Arget, jeté dans un précipice cinquante cavaliers qui les avaient cernés, sur l'arroyo de Tierramba.

Notre ami, la Bombe, déjà nommé, devenu le plus fidèle des amis de Vif-Arget, Marius, le Marseillais, qui de ses deux mains a fait chavirer sur le Panino une

barque montée par vingt guerillas, Zephyropoulos, le Grec dit Zephy, qui a assommé dans un bouge de Tampico une douzaine de leperos qui l'avaient guetté pour l'assassiner.

Enfin, la perle de la compagnie, Sidi Ben Tayeb, un noir qui rendrait des points à une boule de jais, d'une taille et d'une force colossales. Celui-là, ici même, chez Reverdy, voyant quelques caballeros qui ricanent en le regardant, a pris entre ses doigts — de véritables serres — le bord de



CAPITAINE VIF-ARGENT

Au nom de Hija Alferéz, Mistoufle, qui a toujours une oreille ouverte, lève la tête.  
(P. 132, col. 3.)

la table devant laquelle ils paraient, l'a soulevée en l'air, retournée, et en a coiffé les ralleurs.

Ainsi des autres. Ils ont de telle façon gagné l'apparence de la paix.

Mais quand on les sait en expédition, affirmer qu'ils sont suivis par les vœux des Tampicaux serait peut-être excessif.

Ce soir-là, rien n'indique d'ailleurs que la trêve, tacitement consentie entre les deux groupes, doive être troublée par quelque geste ou quelque mot intempestif.

Cependant, depuis que la nuit est tombée et que Reverdy, par esprit de saine économie, laisse à la lueur des étoiles le soin d'éclairer les consommateurs, il se passe un fait singulier.

Les *caballeros*, aux mines patibulaires, qui d'ordinaire arpentent le milieu de la place et paraissent dédaigner le luxe — très relatif — du café Reverdy, peu à peu se sont rapprochés des tables occupées par les *Azogueyos*, les hommes de Vif-Arget.

Le sombrero bien enfoncé sur les yeux, la main à la ceinture garnie d'armes, la jambe cambrée sous la *calzonera*, ils forment un groupe d'une dizaine de silhouettes peu sympathiques.

Les Français — et nous désignons sous

cette appellation unique tous les volontaires de Vif-Arget, — très occupés à une partie de cartes, ne se préoccupent pas de ces gêneurs, car en fait la place est libre.

Alors de ce groupe, muet d'abord, une voix s'élève :

« L'aventure est curieuse, dit l'un.

— Et originale en diable, réplique l'autre.

— Que veux-tu, Domingo, il faut bien trouver du nouveau...

— Il faut reconnaître que le châtiment n'est pas banal...

— Mais donne-nous donc les détails...

— Volontiers... Vous connaissez tous le rio Zarzéis?...

— Oui, oui. A deux portées de fusil du Barrio (faubourg) de San-Agostino...

— C'est bien cela. Or, depuis quelque temps, des Indiens — de ces brutes qui n'ont même pas droit au nom d'hommes — s'étaient imaginé qu'ils pouvaient impunément braver Carbajal et ses guerillas, et, désireux de gagner quelques piastres en se faisant les fournisseurs de nos protecteurs... messieurs les Français. »

Et, prononçant ces derniers mots, il éclate de rire pour en souligner l'ironie.

« Hum ! Pas si haut !... ricane quelqu'un. On pourrait nous entendre... »

— Ce dont je me moque fort, par Notre-Dame, réplique le conteur qui continue.

— Or, ces va-nu-pieds avaient installé un four dans un creux de roche... et là, se croyant tout à fait à l'abri, cuisaient de beaux pains dorés qu'ils venaient ensuite apporter sur le marché de Tampico... et nos bons amis, Colorados et autres, en étaient très friands...

« La chose vint aux oreilles, sinon de Carbajal lui-même, tout au moins de la Hija-Alferéz, qui, tout le monde le sait, n'est pas douce à l'ennemi... »

A ce nom de Hija-Alferéz, Mistoufle, qui a toujours une oreille ouverte, lève la tête.

La table et les cartes sont éclairées par une chandelle, fichée dans un goulot de bouteille, et qui, illuminant fort peu, rend plutôt l'ambiance plus obscure.

Il regarde, distingue vaguement la forme de ces caballeros, les reconnaît pour les bandits de grande route que, plusieurs fois déjà, les *Colorados* ont eu l'occasion de châtier...

Il écoute attentivement.

Le narrateur continue :

« Alors... une belle nuit — et tenez, celle d'hier qui fut merveilleuse — une dizaine de braves hidalgos, la crème du panier des Matadors — ils ont accepté ce titre et travaillent à le justifier — ont trompé la surveillance des grand'gardes...

« ... et sont tombés à l'improviste sur ces imbéciles d'Indiens, qui justement étaient en train de cuire une fournée excellente.

« Un coup de fusil dans une portée de lapins ! Ces gredins n'ont pensé qu'à sauver leur misérable peau et se sont enfuis de toutes leurs longues jambes...

« Et leur gredinerie courait grand risque de rester impunie, si l'un d'eux, qui était le patron, le *panadero* en chef, ne s'était avisé de défendre ce qu'il appelait son bien... de la farine mexicaine faite de blé mexicain et qu'il allait livrer à l'ennemi... et n'avait cherché à batailler à coups de bâton... »

Mistoufle ni ses camarades n'ont bougé.

Les compagnons du narrateur gardent le silence : et seule, la voix parle, presque solennelle et sinistre dans l'obscurité...

« Alors, dit lentement le caballero, les guerillas de Bartolomeo Perez — que Dieu le conserve ! — ont saisi le récalcitrant... et l'ayant tué, l'ont coupé en morceaux qu'ils ont pilés et mêlés, sang et chair, à la pâte prête à pétrir<sup>1</sup>...

« Et, achevant la cuisson, ils ont emporté les pains qui se sont, ce matin même, retrouvés sur le marché de Tampico... et ont fait les délices des élégantes de la ville, à leur chocolat du matin !... »

Un éclat de rire salue cette péroraison.

Mais à peine le dernier mot a-t-il été prononcé, que Mistoufle, arrachant la chandelle au goulot de la bouteille, la porte à poing tendu et, délibérément, marche au groupe des rieurs...

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

1. Cette horrible aventure est, hélas ! authentique.

UN PEUPLE PATRIOTE

## Les Réservistes serbes

sous les armes

A peu près en même temps que nos réservistes



Les réservistes de l'armée serbe en tenue nationale faisant à leurs frais leur période de 15 jours.

reprenaient dernièrement le sac et le pantalon rouge pour accomplir une période de dix-sept jours, les sujets du roi Pierre I<sup>er</sup> quittaient, eux aussi, leur foyer pour s'entraîner, durant deux semaines, au maniement du fusil, aux marches et aux exercices en campagne.

Ce n'est pas à regret, du reste, que le Serbe part de chez lui pour mener pendant quinze

jours l'existence souvent dure du soldat. Emimentement patriote, il est heureux et fier de reprendre du service pour son pays. Et l'on s'en convainc aisément en songeant à l'énergie qu'a dû montrer ce petit peuple pour résister pendant des siècles à l'oppression de ses ennemis. Du riche seigneur au pauvre laboureur, tous nourrissent dans leur cœur un même amour de la liberté.

Le roi Pierre ne nous en a-t-il pas donné une preuve touchante en combattant vaillamment pour la France en 1870 ? Soyez sûrs que le peuple serbe a vu briller avec orgueil, sur la poitrine de son chef, la médaille commémorative que, de tous les vétérans de l'année terrible, il aura été le premier à recevoir.

Les Serbes sont accoutumés de dire dans leur commun amour de la patrie : « Il n'y a point de nobles parmi nous, car nous le sommes tous. » Et ils se tutoient sans distinction de classe.

Bien qu'ils ne soient souvent pas riches, les réservistes serbes s'équipent et

vivent à leurs frais durant les quinze jours qu'ils passent au service de la patrie. Ce trait de mœurs montre bien à quel point l'amour du sol natal tient une grande place dans le cœur de ces paysans. Les cavaliers fournissent aussi leurs chevaux dans la mesure du possible. Périodiquement d'ailleurs est dressé un recensement de tous les chevaux de selle et de trait susceptibles d'être réquisitionnés en cas de guerre.

Grâce à la réorganisation de ces dernières années, l'armée déjà forte et bien entraînée a fait encore des progrès considérables.

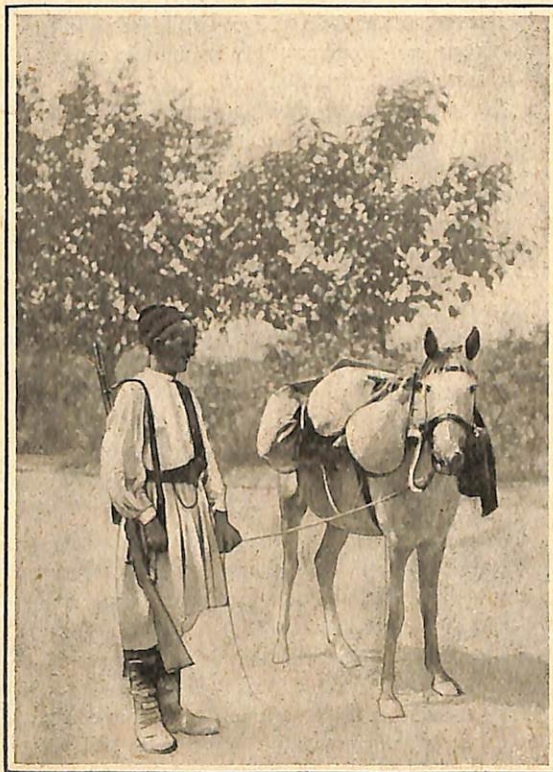
Le pays comprend cinq grandes divisions militaires et quinze commandements départementaux de régiments. L'armée active est composée d'environ 20,000 fantassins, 3,000 cavaliers et 5,000 artilleurs.

La réserve est particulièrement importante puisque le premier ban, qui porte sur des hommes de trente à quarante ans, permet de lever en outre 110,000 soldats.

Le deuxième ban fournit un effectif de 62,000 hommes et le troisième ban permet d'en armer encore 120,000.

C'est donc une armée de 320,000 hommes que la Serbie peut mettre sur le pied de guerre et cette armée, dont l'endurance, l'entraînement et la bravoure sont bien connus des peuples voisins, ne contribue pas peu à maintenir la paix dans les Balkans. Ajoutons qu'elle est commandée par 4,194 sous-officiers et plus de 3,000 officiers dont beaucoup ont été attachés à des régiments français pour des périodes d'instruction. Absolument enthousiasmé par les exploits de nos aviateurs militaires, le roi Pierre a, dit-on, l'intention d'envoyer quelques officiers faire leur apprentissage dans nos écoles d'aviation et ainsi l'armée serbe déjà bien modernisée occupera une place particulièrement brillante en Europe orientale.

CYRILLE VALDI.



LES RÉSERVISTES SERBES SOUS LES ARMES

Les cavaliers, s'ils le peuvent, fournissent aussi leurs chevaux.

## UN BIENFAIT D'ALLAH

## L'Eau Miraculeuse

Lorsque j'étais chef du bureau arabe de Touggourt, me raconta le capitaine de Vergy, un jour, je remis l'expédition des affaires courantes à mon premier adjoint et je partis en reconnaissance dans l'Extrême-Sud.

Il me fallut trois semaines pour atteindre Temassinine, vague oasis séparée de Touggourt par six cents kilomètres de sable et de *hammada*<sup>1</sup> Fichu voyage, en vérité. N'avoir pour toute nourriture que quelques grammes de farine, délayée dans une eau saumâtre, rôtir sous un soleil qui, même à l'ombre, chauffe l'air à 50 degrés, suffoquer dans un tourbi lon de sable qui, malgré voiles et burnous, vous brûle les yeux, vous pénètre dans le nez, dans la bouche et jusqu'au fond de la gorge! et puis, ne rien voir durant d'interminables journées, rien que la plaine désertique, monotone, lugubre, sous la lourdeur d'un ciel jaune et sale, sans autre accident que les dunes élevées par le vent, striées et déplacées sans cesse par ses caprices! Vraiment, il est des heures où il faut battre le rappel de tout son courage, de toute son énergie, pour ne pas défaillir, pour ne pas s'abandonner à l'effroi, à la désespérance! Et pourtant, j'ai refait une semblable expédition, et plus lointaine encore, l'année suivante. Et la hantise du Sahara me poursuit toujours! Qui donc expliquera l'énigmatique attrait de ces pays dévastés, la mystérieuse poésie de ces étendues sans vie, de cette immensité de néant?

Mais, trêve de réflexions plus ou moins philosophiques sur la beauté et l'horreur de mes explorations au Tassili des Adzguers... Je veux simplement vous conter un petit fait de naïveté indigène.

Le soir de mon arrivée à Temassinine, après m'être installé sous ma tente, j'allais voir un de mes cavaliers d'escorte, qui, depuis deux jours, traînait un violent accès de fièvre. Une forte dose de quinine avait provoqué une baisse de température, mais le mal couvait toujours.

Or, si l'Arabe ressent peu la douleur physique résultant d'une blessure, voire d'une opération chirurgicale, il est extrêmement sensible à la maladie. Une fièvre, soit-elle bénigne, un simple mal de tête l'abat aussitôt; il n'est plus qu'un être déprimé, douillet, tel un enfant.

Mon cavalier gémissait donc comme s'il eût souffert mille morts, et dans le gourbi où je l'avais fait installer, un groupe d'hommes se pressaient autour de lui, attirés par ses lamentations. Le chef indigène de Temassinine lui-même n'avait pas dédaigné de venir le voir. Il s'approcha de moi et me dit : « Sidi Hakem<sup>2</sup>, que la protection d'Allah soit sur toi et sur tes serviteurs. Le Rabbi<sup>3</sup> nous a envoyé du ciel, voilà plusieurs lunes, un remède divin qui guérit le mal. Par amitié pour toi, et en gage de nos bonnes intentions, je t'apporterai, si tu veux, de cette eau bienfaisante. »

Pour ne pas le désobliger, j'acceptai son offre, me réservant d'empêcher l'usage de ce médicament, s'il ne me paraissait pas inoffensif.

Quelques instants après, le noble Kébir<sup>4</sup> me remettait un petit récipient de cuivre, soigneusement fermé. J'en examinai le contenu : c'était de l'eau, simplement de l'eau, l'*aqua simplex* du pharmacien, pour malades imaginaires. Je demandai des explications. Et voici ce que

1. Hammada, région de dalles rocheuses.

2. Seigneur commandant.

3. Le Maître : nom réservé à Allah.

4. Chef vénérable.

je tirai du discours grandiloquent et imagé de mon hôte. L'automne précédent, il était tombé des grêlons à Temassinine. Jamais on n'avait vu pareil phénomène, et tous les yeux du douar contemplaient avec stupéfaction ces petites boules d'un blanc laiteux. Un homme qui souffrait de la tête en prit quelques-unes et s'en frotta le front. La fraîcheur triompha de son mal. Aussitôt, tous les gens de crier au miracle, de ramasser les grêlons et de les enfermer dans des récipients. Est-il nécessaire d'ajouter qu'ils fondirent vite et que l'eau miraculeuse, à la chaleur des gourbis, de congelée devint fort tiède... N'importe! tous les indigènes ont gardé leur foi dans les vertus particulières du remède divin jeté du ciel par Allah!

Eh! mon Dieu! Ils n'ont pas tort! Lorsqu'ils en usent, ils se croient guéris : donc ils le sont! Par contre, ne leur parlez pas de se mouiller les tempes avec l'eau du puits de Temassinine, incontestablement plus fraîche! Ils vous prendraient pour un mauvais plaisant! La naïveté est une force! *Mica panis, aqua fontis, aqua simplex!* et paysan de France, ou Arabe de Temassinine, le malade est sauvé!

R. DE RIVASSO.

## LES TRAVAUX COMPLIQUÉS

## UN RECENSEMENT A LA CHINOISE

La population de Wei-Hai-Wei vient d'être dénombrée : elle compte 147,000 âmes, presque tous des Chinois.

Ce résultat, me direz-vous, n'est pas d'un intérêt puissant! Mais ce qui est amusant, c'est d'analyser les plaintes des agents du recensement.

Rien n'est plus compliqué qu'un recensement à la chinoise. Par exemple, il est presque impossible de connaître le sexe des jeunes enfants, car la mère donne un nom de fille à son fils, dans l'espoir qu'il aura plus de chance de survivre aux maladies infantiles!

Une croyance générale veut que les filles se portent mieux que les garçons, parce que les mauvais esprits s'acharnent moins après elles.

Dès sa naissance, on dit d'un nouveau-né qu'il a un an, et, dès qu'il a passé le nouvel an, on parle de lui comme d'un enfant de deux ans. Cette curieuse coutume donne lieu à de nombreux quiproquos. Prenez le cas d'un enfant né durant le dernier mois de l'année. Le nouvel an survient, et on dit aussitôt du bébé qu'il a deux ans, alors que, en réalité, il est tout au plus vieux de trente jours.

Enfin, il est très difficile aux recenseurs de déterminer l'âge des grandes personnes; et voici pourquoi.

Un Chinois ne dira pas qu'il est né en 1860 ou en 1870, mais bien qu'il est né dans l'année du chien, ou dans l'année du bœuf.

Cela vient de ce que les Célestes divisent les années par groupes de douze, consacrées chacune à un animal différent. Comme l'année du rat, par exemple, revient tous les douze ans, c'est au recenseur à découvrir, d'après la physionomie de la personne, s'il s'agit de l'année 1879 ou de l'année 1888.

Les Chinois ne se trompent jamais sur ce point; ils savent parfaitement à quelle « classe d'animal » leur naissance les fait appartenir. Ce détail joue un rôle très important dans leur existence, et surtout dans leurs fiançailles. Car ils consultent toujours un diseur de bonne aventure avant de se marier, et le devin a besoin de savoir d'abord s'ils sont nés l'année du rat... ou l'année du crapaud! Jacques d'IZIER.

## LES AVENTURIERS DU VOYAGE

## Cargaison de "Robinsons"

Il arrive fréquemment qu'un chercheur d'aventures, manquant des ressources qui lui permettraient de payer son passage même en entrepont, réussisse à se glisser clandestinement dans la cale d'un navire en partance.

On ne le découvre que trop tard, quand le navire est déjà au large, et, généralement, le capitaine consent à le nourrir, en échange d'un travail quelconque.

Mais voici un cas qui est probablement unique dans les annales maritimes.

Le *Highland Warrior* était parti depuis deux jours de la Clyde à destination de la République Argentine, quand des matelots découvrirent avec stupéfaction dans les cales une véritable bande d'amateurs de voyages à l'œil!

Lorsqu'on les eut alignés sur le pont, on put constater qu'ils étaient au nombre de vingt-sept!

Selon l'usage, le capitaine consentit à les nourrir durant la traversée, et les vingt-sept jeunes gens payèrent de leur labeur les rations accordées.

Quand le vapeur jeta l'ancre dans le Rio de la Plata, ils débarquèrent et partirent à la recherche de la fortune.

Trois semaines plus tard, le *Highland Warrior* se remettait en route pour l'Europe. Quelle ne fut pas la surprise du capitaine, quand il vit sortir de la soute au charbon treize de ses anciennes connaissances!

Ces tenaces revenants n'avaient pas trouvé de travail dans le pays.

Découragés par les pluies torrentielles, qui n'avaient pas discontinué durant leur séjour en Argentine, ils n'avaient rien trouvé de mieux que de s'introduire à nouveau à bord d'un navire aussi hospitalier, en se laissant glisser de nuit par un sabord servant à l'emmagasinage du charbon!

Cette fois et avec raison, le capitaine se fâcha. Les chercheurs d'aventures abusaient vraiment de sa bonté d'âme! Il parla même un moment de s'en débarrasser en les jetant par-dessus bord!

Mais, heureusement, ce n'était que du bluff, une façon comme une autre d'impressionner les jeunes gens et de leur ôter pour l'avenir l'envie de voyager sans bourse délier!

Finalement, il consentit à les garder, mais en ne leur accordant que la demi-ration. Et je vous prie de croire que le vapeur fut entretenu propre comme un sou neuf, durant toute la traversée!

Les treize passagers en usèrent des kilogrammes de tripoli et de savon noir à astiquer toutes les parties du navire!

Quand le vapeur arriva enfin à Londres, tous les membres de l'équipage se cotisèrent, avec un entrain touchant, pour que chacun des treize globe-trotters emportât assez d'argent pour pouvoir vivre pendant vingt-quatre heures.

Et, pour ne pas en perdre l'habitude, les treize *boys* incorrigibles eurent tôt fait de découvrir plusieurs steamers côtiers en partance pour la Clyde, et de se faufiler à bord avec l'arrière-pensée de renouveler leur promesse.

Sans dépenser un sou, ils avaient fait un joli voyage au long cours, aller et retour!

Mais on peut se demander si c'était là un voyage d'agrément!

CLAUDE ALBARET.

## Une Tragique Page d'Histoire La Peste à Tripoli

Que le lecteur se rassure ! Il ne s'agit point ici d'un fléau récent, mais d'un souvenir historique déjà lointain, d'une épidémie qui ravagea le vieux port barbaresque en 1795. Mais, si reculé que soit la date, ces lugubres épisodes nous révèlent une foule de détails curieux qui nous permettent de reconstituer la vie telle qu'elle était pour cette population de toutes couleurs et de toutes religions. Ils sont une des rares empreintes que le passé nous ait laissées de lui-même et sans eux on ne saurait absolument rien d'un des centres humains qui fut extraordinairement agité depuis le moyen âge jusqu'à nos jours.

Nous sommes en quelque sorte les premiers à en donner le récit inconnu en Europe, comme tout ce qui se rapporte à ce foyer de pirates, que le fanatisme musulman continuait à tenir fermé et que nos frères d'Italie vont ouvrir à la civilisation.

La peste qui s'abattit sur le port de Tripoli à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle fut une des plus terribles du monde. Ses ravages dépassèrent ceux de Tunis à la même époque, bien que cette dernière ville eût perdu jusqu'à cinq cents personnes par jour. Un témoin affirme que la première hécatombe tripolitaine atteignit le chiffre de trois mille victimes. Le fléau frappa toutes les races de cet emporium : en six semaines il enleva les deux cinquièmes des Arabes, la moitié des Juifs et les neuf dixièmes des chrétiens.

Les accès étaient d'une violence extrême : les malades, saisis d'une sorte de stupeur médiate, devenaient fous en quelques minutes et ils agonisaient dans les tortures les plus horribles.

D'après les documents que j'ai recueillis sur place, lors de mes dernières explorations, les animaux gagnaient le mal avec plus de facilité encore que les hommes et aidaient à sa propagation.

Un chrétien étant allé à cheval au marché du vendredi, qui, depuis un temps immémorial, se tient à deux kilomètres de la ville, sa monture revint avec les tumeurs de la peste. Ce fut peut-être là l'origine de la catastrophe dans le port barbaresque, qui recevait ainsi le virus importé d'Égypte et de la Mekke.

La panique s'empara aussitôt des habitants. Une pauvre esclave négresse, achetée par un juif, fut rapportée à l'ancien maître, parce qu'elle avait les symptômes du fléau. Le vendeur chassa la malheureuse que l'acheteur ne voulait plus. La négresse se mit à courir au hasard dans les rues étroites et tortueuses, repoussée de porte en porte, jusqu'à ce que la mort mit fin à ses souffrances. Elle expira devant la demeure d'un Arabe, qui eut pitié d'elle et ne troubla pas son agonie.

Comme il arrive souvent dans les grands malheurs généraux, incendies, cyclones, tremblements de terre et épidémies, l'affolement public suscita plusieurs criminels qui cherchèrent à profiter de l'occasion pour perpétrer leurs forfaits.

C'est ainsi qu'un Arabe de distinction, Hadgi Hamed, faillit tomber sous le poignard de son propre frère. Le malade dormait et sa jeune femme reposait dans une chambre voisine, lorsque celle-ci sentit une main d'homme s'appesantir sur elle. Elle n'eut que le temps de

détourner l'arme de son beau-frère et de donner l'alerte. L'assassin, terrifié à la vue du malade qui se redressait et trouvait une soudaine énergie pour le poursuivre, prit la fuite. Hadgi Hamed courut longtemps après son frère, malgré les supplications et les larmes de sa femme qui le voyait perdre la raison et redoutait une nouvelle tentative du meurtrier. On le ramena chez lui juste à temps pour qu'il y rendit le dernier soupir. L'auteur de l'attentat avait voulu profiter du désarroi universel pour supprimer d'un seul coup tous les cohéritiers de sa famille, dans un moment où la frayeur éloignait des malades ceux qui les auraient entourés en temps ordinaire.

Durant les premières journées de cette calamité générale, les inhumations se firent encore avec assez d'ordre. Une fille du pacha, âgée de six ans, fut enterrée en grande pompe. On l'ensevelit dans de très riches habits et avec des pierres précieuses. On profita du cortège principal pour les funérailles des autres pestiférés et une procession de cercueils plus ou moins ornés suivirent celui de l'enfant royal. Mais bientôt les frais d'inhumation devinrent si élevés, les planches se firent si rares, qu'on transporta les cadavres nus sur les épaules des esclaves ou des parents, jusqu'au cimetière où on les entassa pêle-mêle. On en vint à enterrer des vivants. Un négociant, enfoui dans le sol moins de deux heures après qu'on l'avait cru mort, essaya de soulever la terre, au moment où quelques personnes passaient près de là. Les passants prirent la fuite et vinrent en toute hâte à la ville raconter ce qu'ils avaient vu. On trouva le cadavre horriblement contracté par les tortures de l'étouffement.

Voici encore ce que racontait un témoin oculaire : « Au lieu de brillants cercueils, d'imans et d'amis pour composer le funèbre cortège, on liait cinq ou six cadavres ensemble sur un même chameau, et on les envoyait ainsi à la sépulture. Des soldats étaient désignés pour parcourir la ville et la débayer des cadavres de ceux qui mouraient dans les rues. Une femme à l'agonie allait être ramassée par eux quand tout à coup on la vit étendre les bras pour s'opposer à ce qu'ils troublassent ses derniers moments et les solliciter d'attendre jusqu'à leur prochaine tournée. Un Maure de grande famille, fit quinze jours la promenade du cimetière à la suite de quelqu'un des siens. Il était lui-même dans la dernière période de la maladie et cependant il se traînait encore, soutenu par ses esclaves, sur les pas de sa femme et de son fils aîné.

« Dès qu'un décès arrivait, l'alarme était aussitôt donnée par des cris. Ces cris servaient à réunir toutes les femmes connues de la famille pour qu'elles vinssent se lamenter bruyamment. Rien de plus affligeant que de voir une veuve ou une mère plongée dans la douleur et obligée de recevoir les visites d'une centaine de femmes hurlantes. Chacune la prenait à son tour dans ses bras, lui plaçait la tête sur son épaule et criait sans interruption pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que l'infortunée, étourdie par tout ce bruit, tombât sans connaissance de leurs bras sur le plancher. »

L'aspect de Tripoli était terrifiant, car les survivants faisaient plus peur à voir que les nombreux morts parmi lesquels ils erraient affolés. Les femmes, qu'on avait toujours rencontrées scrupuleusement voilées, couraient, avec leurs baracans ouverts et leurs cheveux épars, à la suite des convois funèbres. Seuls, les rares Européens qui connaissent cette ville tassée, aux ruelles sombres et enchevêtrées, peuvent se

représenter le sinistre tableau de Tripoli pendant la dernière peste qui la ravagea. L'idée en fait frémir plus encore que celle des monceaux de cadavres à Tunis, car la mortalité fut ici bien supérieure en proportion du nombre des habitants et il n'y eut aucun secours public organisé pour atténuer le mal.

Au contraire, toutes les maisons se fermèrent. Le château, ou résidence du pacha, donna le signal. Les quarantaines s'organisèrent partout dans les demeures des chrétiens. « Chaque famille garde le nombre strictement nécessaire de domestiques qui doivent s'emprisonner avec elle. Les salles, les fenêtres et les terrasses subissent une continuelle surveillance. L'approche des terrasses et des fenêtres donnant sur la rue est défendue rigoureusement à tous les serviteurs.

« Les nouveaux arrivants ne sont introduits qu'après s'être dépouillés de tous leurs vêtements ; on leur impose un bain, qui est préparé dans le skiffar ou vestibule. Un grand nombre de jarres destinées aux fumigations contiennent du son, du camphre, de la myrrhe et de l'aloès. On brûle constamment de ce parfum joint à de la poudre à tirer, dans tous les endroits de la maison. On se défait de tous les animaux à poil et à plumes, dans la crainte que la peste ne se communique par eux. On ne parle plus aux voisins qu'avec un flambeau de paille à la main. Toutes les clefs donnant entrée sont gardées par le maître de la maison. La porte ne s'ouvre qu'une fois par jour pour les provisions : on jette la viande dans un baquet de vinaigre et les légumes dans un baquet d'eau. Quelques denrées sont cependant introduites sans aucune précaution : le pain rassis, le sel en barres, l'huile, à condition qu'il n'y ait pas de paille autour du récipient ; le sucre, à condition qu'il n'ait ni papier, ni boîte. Dès que le porteur est parti, on allume un grand feu de paille dans la salle. »

Huit indigènes, employés au ravitaillement du consulat d'Angleterre, sont morts successivement. A peine l'un d'eux se sentait-il éprouvé pendant son marché qu'il remettait à un collègue mieux portant les commissions achetées, puis il s'en allait mourir en quelque coin. Le service resta toujours fidèlement fait. « Les Maures s'acquittent d'actes de bonté dont on verrait peut-être peu d'exemple, dans la chrétienté. Une jeune fille gisait abandonnée, l'instinct de la conservation ayant porté tous ses amis et même sa mère à fuir son lit empesté ; mais elle trouva un cœur paternel dans un Barbaresque. En passant près de sa demeure, celui-ci avait entendu ses gémissements, et deviné qu'elle était la dernière de sa famille qui fût encore en vie ; il entra, jeta sur elle un regard de compassion mêlé d'horreur ; et jusqu'à ce que la peste eût mis un terme à ses maux, il ne l'abandonna pas un instant, méprisant les amis de cette fortunée qui l'avaient abandonnée à ses soins. »

Un célèbre ambassadeur du pacha dut quitter le port pour aller rejoindre son poste en Suède, laissant sa famille à moitié contaminée. Les adieux furent déchirants, car il savait ne retrouver personne à son retour.

Diverses circonstances avaient contribué à attirer le fléau, entre autres la décision du grand rabbin qui mit un impôt de 20 pataqués (120 francs) sur les enterrements. Pour pourvoir à l'inhumation des pauvres, les familles du ghetto tripolitain enterrèrent leurs morts en secret dans les cours des habitations. Elles creusaient des fosses pendant la nuit. Les exhalaisons cadavériques empoisonnèrent le quartier tout entier. On vit plusieurs pestiférés

courir aux remparts de la mer et se précipiter dans les flots.

Enfin, les absurdes superstitions des médecins mirent le comble à la détresse. « Je crois dit la belle-sœur d'un consul, qu'il est souvent douteux de savoir si le patient meurt de maladie ou de la main de ceux qui le soignent. » Le feu est aussi un des principaux remèdes, une panacée qu'on emploie indifféremment pour toutes les maladies.

Un autre témoin dit en ore : « Lorsqu'on croit qu'une personne va mourir, les amis l'entourent et lui crient charitablement qu'il n'y a plus d'espoir. Ils lui bouchent les oreilles avec une cuillerée de miel, destinée à le délivrer de toutes les souffrances.

Le camphre et diverses épices jouent un grand rôle dans les organes du visage, avant et après la mort.

En dehors de ce charlatanisme, pas le moindre effort pour rechercher un remède efficace, pas la moindre organisation policière



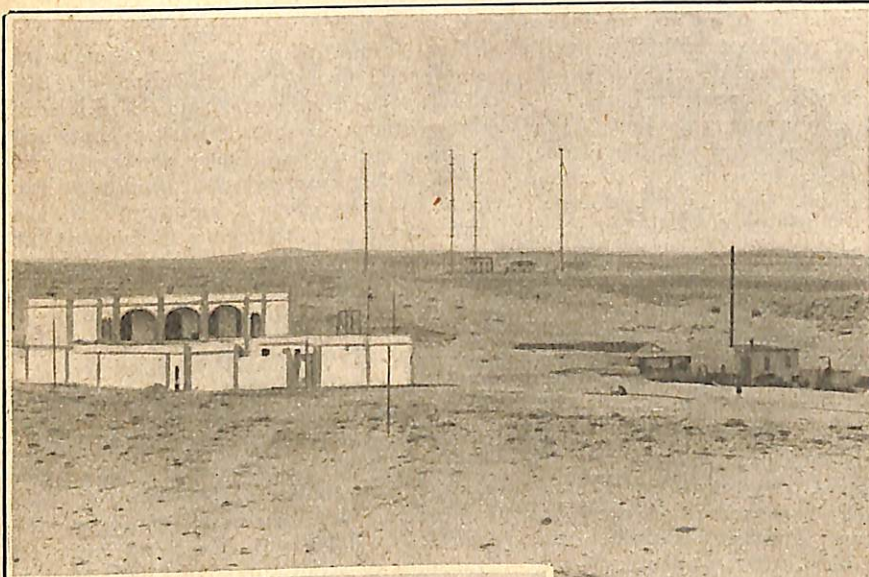
LA PESTE A TRIPOLI

Cinq ou six cadavres, liés ensemble sur un même chameau, étaient conduits sans cercueil, au lieu de sépulture.

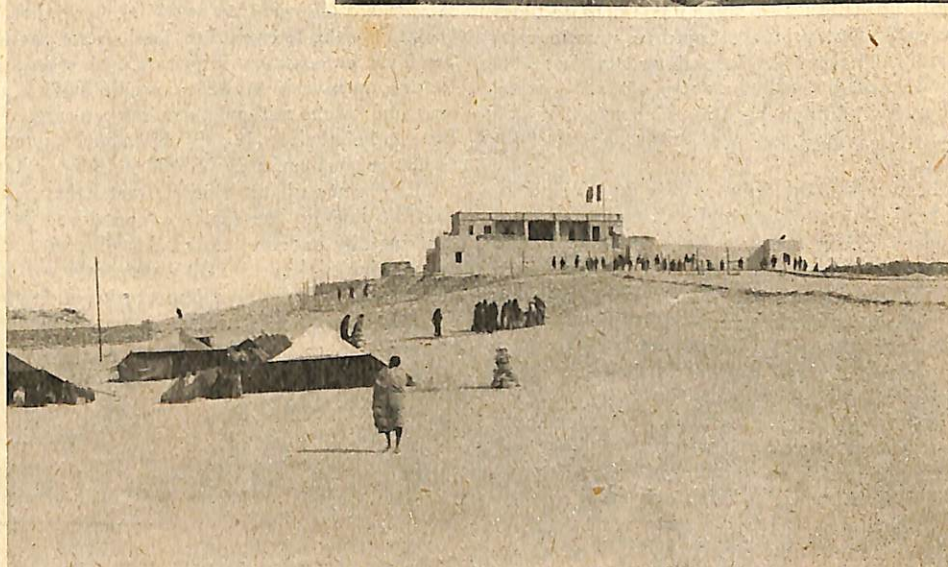
pour discipliner les efforts et organiser l'hygiène ! Partout règnent la routine et la superstition. On pense si le fléau eut beau jeu pour se propager dans ce nid de putréfaction, où les maisons et les habitants se pressent comme des harengs. Et cependant on n'en sut rien en Europe, où l'on parlait de Tripoli comme on parle aujourd'hui d'une capitale du Ouadaï ou du Baghirmi.

Les navires passaient bien au large, sans se rappeler l'existence du grand port de corsaires, avec son pullulement d'Arabes, de chrétiens, de Soudaniens de toutes les provenances.

H.-M. DE MATHUISIEUX,



o-o-o-o-o-o-o-o



o-o-o-o-o



#### PORT-ÉTIENNE

*La résidence et le poste de télégraphie sans fil. & La remontée du chalut. & Types maures. & Le poste fortifié et le camp des Maures. & Un signal de navigation à Port-Étienne. & On tire sur le chalut.*

## Port-Étienne

Les Pêches miraculeuses en Mauritanie

Ainsi que le Journal des Voyages l'a annoncé dernièrement, huit bateaux bretons sont partis cette année faire une saison de pêche dans les eaux de la Mauritanie à Port-Étienne. Notre distingué collaborateur, M. Louis Sonolet, qui connaît si bien ces régions et qui vient de faire paraître le récit de son récent voyage en Afrique<sup>1</sup>, a bien voulu écrire spécialement pour nos lecteurs l'article que nous publions aujourd'hui et qui leur donnera de curieux détails sur Port-Étienne et sur l'industrie de la pêche en Afrique occidentale française.



Il faut avouer que l'aspect de Port-Étienne n'est pas des plus séduisants. Après avoir passé devant le cap Blanc, si bien nommé, le voyageur qui arrive par mer voit s'ouvrir devant lui une vaste baie d'une éclatante blancheur sur laquelle se détachent quelques menues constructions grises et les quatre piliers de fonte démesurés d'un poste de télégraphie sans fil. En approchant, on reconnaît d'innombrables étendues de sable parsemées de blocs de grès déchiquetés et ajourés par le vent parmi lesquels des buissons de genêts s'essaient timidement à verdoyer. En outre, cette côte saharienne jouit d'une réputation fâcheuse, car elle a assisté au naufrage et aux scènes d'horreur de la *Méduse*.

C'est cependant dans ce lieu de désolation, au seuil de cette Mauritanie dont le nom seul inspire l'effroi, que de hardis Français ont venus établir une importante entreprise de pêche. Depuis longtemps, on savait que le poisson se trouvait en prodigieuse abondance dans la baie de Cansado au fond de laquelle on a bâti Port-Étienne. Malgré un outillage rudimentaire, les pêcheurs canariens faisaient là de véritables pêches miraculeuses. Leur exemple était tentant, une Compagnie coloniale de pêche et de commerce se forma, qui envoya à Port-Étienne un personnel plein d'initiative et d'activité ayant à sa tête un jeune directeur, M. Jean de Vilmorin, dont le métier d'officier de cavalerie avait déjà développé les qualités d'entrain et d'énergie. La vie ne fut pas précisément agréable pendant cette période d'installation. On logeait sous des tentes que secouait terriblement le vent du large. Les tourbillons de sable aveuglaient les travailleurs, gâtaient les repas, bien maigres pourtant en raison de l'absence de bétail et de légumes, et tarissaient l'eau si rare et si précieuse. Enfin, on vit bientôt sortir du sable les locaux d'habitation, les magasins, les immenses s'cheries, les unes couvertes, les autres à ciel ouvert, où sur des tables et le long de cordes plusieurs centaines de tonnes de poissons peuvent recevoir l'action du grand soleil.

Pour pêcher, comme pour saler et sécher, il fallait un personnel de choix. Bientôt, de vigoureux gars de Bretagne transplantés, des Paimpolais aux épaules carrées et aux yeux bleus, des petits *graviers* de Saint-Malo en béret de laine et sabots coudoyèrent, en un voisinage inattendu, les longs nègres dégingandés du Sénégal et du Cap-Vert, les pêcheurs espagnols des Canaries au teint olivâtre sous le vieux feutre gris et jusqu'aux Maures, maigres silhouettes au visage hiératique, à la marche souple et onduleuse. Spectacle inédit, ces Maures indomp-

tables et superbes poussent aujourd'hui des wagonnets tout scintillants d'écailles sur la plage déserte depuis tant de siècles, où, pour la première fois, vient d'apparaître la vie.

Du moins, les fondateurs de Port-Étienne ont-ils été récompensés de leurs efforts? Pour connaître la réponse, prenons pied sur un des chalutiers semblables aux morutiers d'Islande qui font la pêche dans la baie de Cansado et plus particulièrement dans la baie du Lévrier qu'elle enclave. Depuis trois quarts d'heure, le chalut a été immergé. Voici le moment de la relevée. « Ho ! hisse ! » Gars de Paimpol et de Las Palmas unissent leurs muscles dans un commun effort pour tirer sur les mailles brunes qui traînent après elles un poids énorme et invincible. Enfin, la poche apparaît, une poche monstrueuse, toute grouillante de vie, toute frémissante de sauts brusques, d'impétueux coups de nageoire, de frétillements mouvements de queue. Un coup de couteau à la partie inférieure, et c'est, à grand bruit, le ruissellement, l'avalanche du poisson sur le pont. En un clin d'œil, celui-ci s'emplit jusqu'à l'envahissement d'une jonchée trépidante aux reflets métalliques allant du bleu au rouge. Le plus grand nombre des captifs est d'un volume considérable et mesure plus d'un mètre. Certains atteignent la taille d'un homme et pèsent 80 kilos. Les espèces sont la morue d'Afrique dite courbine, la dorade, le mulot, la sole, le capitaine, le cherne, le sama. Tout cet entassement représente plus de huit tonnes, un invraisemblable coup de filet ! L'expression : pêche miraculeuse n'est pas exagérée. Dans la belle saison, le poids brut pêché par un chalutier peut varier de 10 à 30 tonnes par jour.

La présence d'Européens à Port-Étienne n'a pas fait fuir les Maures. Au contraire, ils se sont installés un campement des plus pittoresques au bord de la mer. On y rencontre surtout des femmes, les hommes étant occupés, la plupart du temps, à faire des rezzous aux envi-

rons et à piller des caravanes. Ces femmes sont belles. L'ovale de leur visage est d'une admirable pureté. Leur délicat profil, leur grave sourire, la toile de guinée déteinte dans laquelle elles se drapent éveillent des visions lointaines : la Bible, la terre de Chanaan, les légendes sacrées. De leur côté, avec leur profil aigu, leur barbe et leurs cheveux embroussaillés, leur corps étique vêtu de guenilles, les hommes font revivre de façon frappante la physionomie ascétique d'un saint Jean-Baptiste.

D'autres Maures, moins pacifiques ou moins hypocrites, sont déjà venus, plus d'une nuit, surprendre Port-Étienne endormi et s'y livrer au pillage. Les pêcheurs ne s'en sont pas effrayés. Ils ne craignent pas plus les balles que la mer et que le désert. Mais des précautions ont été prises contre le retour de pareilles incursions. Une compagnie de tirailleurs sénégalais a été mise en garnison à Port-Étienne et loge dans un poste fortifié. Un blockhaus de surveillance a été également construit à proximité des pêcheries, ainsi qu'un poste de télégraphie sans fil et deux phares.

Et maintenant, demande-t-on, où passe tout le poisson pêché dans la baie du Lévrier? A l'époque de début où se trouvent encore les pêcheries, sert, après avoir été séché, à la nourriture des populations africaines qui consomment de ce produit en abondance. Plus tard, on exécutera les grands projets : transport de poisson frais en Europe, bateaux-viviers, large exportation de poisson salé, fabrication de conserves. Nos marchés de France seront alors pourvus d'une espèce nouvelle de morue qui, bien que peu différente de qualité, vaudra plus de moitié moins cher que les autres. N'est-ce pas un progrès appréciable pour les tables peu fortunées? Et n'est-ce pas une raison suffisante de souhaiter à nos hardis compatriotes de Port-Étienne complète réussite et longue prospérité? LOUIS SONOLET.

Comme au temps des Hellènes

## Mœurs et Coutumes de Crète

Dans la campagne crétoise, les mœurs ont conservé leur pittoresque de jadis. Le jour d'une panégurie, hommes, femmes, enfants s'engouffrent dans le monastère que les moines ont paré de ses plus beaux ornements. Après la messe, les fidèles se répandent sous les ombrages qui entourent la sainte maison ; là, on mange, on danse et, le soir, on couche au monastère.

Le lendemain matin, les jeunes gens se réunissent et s'exercent aux antiques jeux du disque et de la course pour lesquels leurs ancêtres hellènes érigèrent les monuments d'Olympie.

Ces fêtes rustiques donnent naissance à plus d'un idylle qui se terminera par les réjouissances auxquelles donne lieu le mariage. Ce jour-là, parents et amis contribuent à la fête en apportant qui un agneau, qui un tonneau de vin, qui une jarre d'huile, produit de leurs étables, de leurs champs ou de leurs jardins.

La cérémonie terminée, le cortège accompagne la jeune épouse à la maison que son mari lui a apportée en dot et qu'elle a meublée.

Avant d'y pénétrer, la nouvelle mariée monte sur une chaise, trace sur la porte une croix avec du miel, puis on lui tend une grenade qu'elle jette au loin. Si, en tombant, la grenade s'ouvre et laisse échapper ses grains, c'est un présage de bonheur. Aussi la choisit-on toujours bien mûre et prête à crever l'écorce.

Une fois dans la maison, la jeune mariée fait admirer aux invités son mobilier et son trou seau ; le mari la pare du collier de sequins qui est un de ses présents de noce. Elle offre du vin, des gâteaux et des liqueurs et, pendant cinq jours, les festins continuent, égayés par les jeux et la danse.

Dans les villes, la jeune fille crétoise est initiée de bonne heure aux soins du ménage, qui constitueront plus tard ses uniques occupations, car la femme crétoise ne confie à personne le soin des enfants ni la direction de la maison. Il n'y a qu'une seule chose qui n'entre pas dans ses attributions : le marché. On a en abondance, chez soi, les provisions de toutes sortes ; quant à celles dont on ne peut se munir qu'au moment d'en faire usage, c'est au mari qu'elles incombent. D'une façon générale, d'ailleurs, la femme se déplace rarement, toute affaire qui se traite hors de la maison étant considérée comme indigne de son attention. S'il s'agit de menues emplettes elle en charge ses domestiques. Pour les objets importants, elle achète sur échantillon ou par l'intermédiaire de son mari.

En quelque sorte, elle est cloîtrée à la maison comme autrefois la Grecque au gynécée ; mais bien qu'elle donne la majeure partie de son temps à la bonne tenue du ménage, elle n'en est pas moins coquette et se pare avec goût.

Eugène BEYLIER.

1. LOUIS SONOLET. — *L'Afrique occidentale française*. Un vol. broché, in-16, illustré de 49 gravures, tirées hors texte, et d'une carte en noir. Libr. Hachette. Prix : 4 fr.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

# Au-dessus du Continent Noir

Par le  
**Capitaine DANRIT**  
(Commandant DRIANT)  
ooo

## CHAPITRE VIII

LES CHASSEURS D'AFRIQUE (Suite.)

**A**VEC une angoisse qui faisait trembler sa voix, Müller lut tout haut. « Nous sommes perdus. Une nouvelle colonne ennemie débouche de l'Est : elle possède des fusils à tir rapide et d'abondantes munitions. Nous venons de subir un feu continu qui a tué ou blessé la moitié de l'effectif des survivants : l'assaut va reprendre; de tous côtés on les voit gagner du terrain en rampant. J'ai une balle dans le bras. Bellanger est tué, Nadir aussi! le petit du Bousquet a reçu une deuxième blessure à la jambe. Nous ne résisterons plus longtemps à cet étouffement... C'est le déserteur qui dirige tout cela, c'est visible. J'ai peine à tenir mon revolver, mais je trouverai bien la force de me délivrer moi-même s'il veut me prendre vivant... Adieu à Müller! il connaît mes dernières pensées et les transmettra. Adieu à tous! Je demande pardon au colonel d'avoir perdu le détachement qu'il m'avait confié, mais l'honneur est sauf! Vive la France! »

Une émotion intense secoua les trois hommes quand l'officier alsacien se tut sur ces derniers mots.

C'était, en même temps qu'un adieu, un testament d'une incomparable grandeur.

Le malheureux officier demandait pardon d'une faute qu'il n'avait pas commise; il imitait sans s'en douter ce commandant de sous-marin japonais qui, coulé par 30 mètres de fond et consignait par écrit les effets de l'asphyxie qui allait le tuer avec tout son équipage, demandait pardon à l'empereur d'avoir perdu une de ses unités de combat.

— *Encore deux lignes dans le bas, fit Paul Harzel, et il lut à son tour :*

« Les barils d'essence qui nous restent sont enterrés au pied du parapet nord. »

— Brave cœur; murmura le commandant Riffaut... il a pensé à tout jusqu'au dernier moment.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire, mes chers camarades?

— Repartir, mon commandant, mais si vous voulez bien auparavant faire déterrer ces tonnelets, j'en emporterai deux...

— Entendu! et vous ne cacherez pas au colonel que j'ai hâte de le voir arriver. Si un retour offensif de l'ennemi se produisait, je n'aurais qu'une chose à faire : me rabattre sur la colonne à bonne allure, car pour résister ici avec nos seules carabines, il n'y faudrait pas songer.

A ce moment, un jeune lieutenant de chasseurs d'Afrique arriva au galop, sauta à bas de cheval, jeta la bride au cavalier qui le suivait et, saluant :

— Mon commandant, dit-il, là-bas, dans une gorge étroite formée par un étranglement de l'oued et près d'un bois de tamarix qui a été rasé par les Arabes, j'ai trouvé une source d'excellente eau fraîche. Elle a l'air inépuisable, car on voit, par les traces et les détritiques qui abondent aux environs, que des centaines d'hommes et d'animaux s'y sont abreuvés; les trois escadrons pourraient aller y boire et remplir bidons et tonnelets. Tout le monde en a rudement besoin.

— C'est loin, Campo?

— 800 à 1.000 mètres au plus : j'ai poussé 500 mètres plus loin en traversant une gorge qui débouche dans une autre plaine; je n'ai pas vu l'ombre d'un être vivant.

— Alors, nous irons, escadron par escadron : que votre capitaine commence le mouvement : de l'eau fraîche en ce moment, c'est une bénédiction du ciel.

Paul Harzel, suivi de deux hommes portant une pelle et une pioche, s'était dirigé vers la face nord du camp pour ouvrir la cache de la réserve d'essence : mais l'emplacement signalé était encombré de corps que les spahis n'avaient pas eu le temps d'inhumer et, après un examen succinct du terrain, il revint vers Müller.

— Notre provision est plus que suffisante pour ce que nous avons à faire, dit-il, ne nous attardons pas davantage; il sera temps de déterrer cette essence quand la colonne arrivera.

Le lieutenant Müller inclina la tête en signe d'assentiment et, sans mot dire, s'installa au volant.

Quelques instants après, l'Africain s'élevait comme une grande libellule, et les travailleurs interrompaient leur tâche pour admirer le merveilleux courrier qui, dans un quart d'heure, les aurait reliés à la colonne distante encore d'une journée de marche.

Le monoplane avait disparu depuis près d'une heure. En attendant son retour, le commandant Riffaut s'était retiré à l'écart, fuyant les odeurs pestilentielles que dégageait le bivouac, et avait tiré de ses sacoches quelques menues provisions. En compagnie de deux de ses capitaines, il savourait l'eau fraîche et limpide que son ordonnance venait de lui apporter, lorsqu'un remue-ménage et des éclats de voix attirèrent son attention.

— Qu'y a-t-il donc?

— C'est le troisième escadron qui revient, mon commandant; mes hommes courent au-devant de lui, fit l'un des capitaines dont la haute taille dominait le paysage... auraient-ils aperçu quelque chose?

— Allez voir, La Batie, fit le commandant. Si des contingents ennemis ont été découverts, revenez de suite avec ceux qui les ont vus, car, en ce cas, il faudrait être prêt à monter à cheval au premier signal.

Quelques instants plus tard, l'officier revenait, suivi d'un lieutenant et d'un maréchal de logis de spahis. Entre ces deux derniers marchait à petits pas pressés un indigène vêtu de couleurs voyantes, dans lequel, quand le groupe fut proche, le commandant Riffaut stupéfait reconnut une femme.

— Ah! par exemple, fit-il en se levant. Qu'est ceci, Fraville?

— Mon commandant, dit le lieutenant, c'est une singulière rencontre... nous l'avons faite là-bas... Le plus curieux de l'aventure, c'est que ce n'est pas une prisonnière que je vous amène; cette femme, cette jeune fille, plutôt, nous a suivis librement, je dirais même volontairement, car elle a intimé à ce noir, qui ne voulait pas nous accompagner, et qui a l'air d'être son serviteur, l'ordre de marcher derrière elle. Celui-là, par exemple, ne semble pas être venu d'aussi bon cœur.

Le lieutenant de spahis se retournant, montra du doigt une sorte de nègre géant, coiffé d'une chéchia, nu jusqu'à la ceinture, maigre, portant un pantalon de toile court, serré à la taille par une bande de cuir.

La jeune fille qui faisait une apparition si subite et si inattendue dans ce décor de bataille et de massacre était d'une merveilleuse beauté : elle avait les lignes idéalement pures des filles d'Orient lorsque le mariage qu'elles contractent très jeunes n'a pas alourdi leurs formes et épaissi leur poitrine. La peau brune, couleur d'ambre, les cheveux aux reflets d'aile de corbeau, massés sous un foulard de soie rouge, elle ouvrait sur les assistants de grands yeux de gazelle qui donnaient à son visage un charme pénétrant.

Un long burnous de fin tissu, légèrement entr'ouvert, laissait apercevoir une chemise de soie sur laquelle ressortaient les racines roses d'un collier de corail et une main de Fatma suspendue à une longue chaîne. Les doigts effilés étaient chargés de bagues; un bracelet d'or ceignait le poignet droit et deux lourds anneaux d'argent emprisonnant les chevilles se heurtaient à chaque pas, au-dessus des babouches rouges maintenues par des courroies en lousange comme celles des sandales antiques.

Malgré l'indifférence affectée de l'enfant, on devinait au rythme précipité de sa poitrine qu'une vive émotion l'étreignait.

Debout devant le commandant Riffaut, une main sur son cœur, sans s'incliner, elle attendait...

— Eh bien! Fraville, demanda le commandant interdit et émerveillé tout à la fois... m'expliquerez-vous?

Il ébaucha un salut; il devinait dans l'inconnue une fille de race, et, élevé dans le culte et le respect de la femme, il obéissait, même au désert, même à l'égard d'une Arabe, à ses traditions d'homme bien élevé.

Le lieutenant expliqua : il était de jour et conduisait l'escadron à l'abreuvoir; une pente douce descendait vers l'oued, mais un peu plus loin, les deux rives étaient

escarpées et dominées par de hauts « gour », sortes de falaises sans consistance, déchiquetées par les orages; les chevaux avaient bu; la corvée était à peu près terminée.

Soudain, un grondement sourd s'était fait entendre en amont, au delà d'un brusque tournant; le bruit avait grossi rapidement, s'était fait tonnerre et le maréchal des logis Messaoud qui surveillait le transport des tonnelets d'eau avait jeté ce cri d'alarme :

« I Allah ! eloura ! rjal ! »  
(Par Dieu, en arrière, les hommes !)

Lui, de Fraville, ne comprenant pas, avait saisi son revolver et fait le signal de ralliement, croyant à l'apparition d'un ennemi, lorsqu'au tournant le nègre géant avait paru, bondissant parmi les roches arrondies qui tapisaient le fond de la rivière : il portait dans ses bras la jeune fille, comme il eût fait d'une plume.

Avant que l'on se fût rendu compte du danger invisible devant lequel il fuyait, derrière lui, au détour de la gorge, le lit de l'oued avait paru se soulever : une vague d'eau torrentueuse était apparue, roulant avec fracas des silex et des débris de coquilles; plus loin, une véritable barre liquide de plus d'un mètre de hauteur, jaunâtre, écumante, arrivait, dévalant à la vitesse d'un cheval au galop.

Le commandant Riffaut fit signe qu'il comprenait : c'était un phénomène fréquent, dont il avait été plus d'une fois témoin, à proximité des régions accidentées du Cahra.

Ici, le ciel était pur, sans un nuage; mais la nuit précédente, le matin peut-être, à quelque cinquante ou cent kilomètres de là, un formidable orage avait subitement transformé tous les thalwegs en torrents que l'oued Namous, enrichi de tous ces tributs, avait emportés dans une ruée folle... Malheur alors à qui se fût trouvé dans la partie resserrée de son cours : il eût été roulé, emporté, englouti !

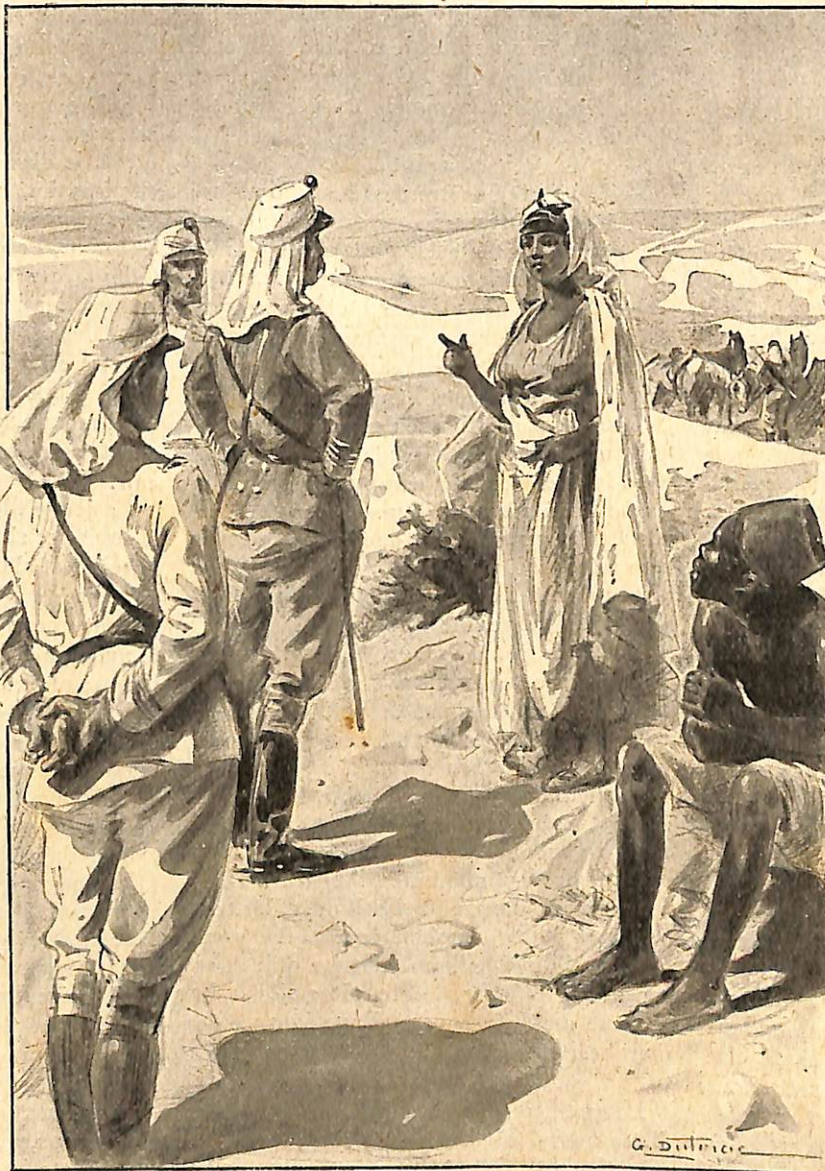
C'était le cas du nègre et de la jeune fille que voilà, dit le lieutenant de spahis, en achevant son récit; sans doute, ils étaient tous deux cachés en amont, à quelque distance, observant mes cavaliers, quand le phénomène s'est produit. Sans la promptitude et la vigueur de son compagnon, cette enfant eût été happée par le torrent... Gravissant l'escarpement avec une extra-

ordinaire agilité, il l'a déposée sur la berge, et, comme nous nous étions, de notre côté, tous mis en sûreté sur la même rive, ils se sont trouvés au milieu de nous. Le nègre voulut entraîner la jeune fille; mais elle s'y refusa et n'eut que quelques mots brefs à lui dire pour l'obliger à la suivre... Se dirigeant alors vers le maréchal des logis Messaoud, qu'elle prenait pour le chef, à cause de son costume arabe, elle lui demanda de

N'était-ce pas un piège que les Snoussia tendaient aux Français pour se faire poursuivre et attirer dans une embuscade de nouvelles victimes ?

La jeune fille devina le soupçon qui s'était glissé dans les esprits; elle s'avança vers le commandant Riffaut et, levant un doigt dans une attitude interrogative :

— Tu es le chef ? demanda-t-elle en arabe.



#### AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

— Tu es le chef ? dit la jeune fille à Riffaut en levant le doigt dans une attitude interrogative. (P. 140, col. 3.)

la conduire au camp du capitaine Frisch.

— Elle parle arabe ?

— Très purement : Messaoud, qui est Algérien, a compris tout ce qu'elle a dit.

— Elle connaît le capitaine Frisch ?

— De nom, tout au moins; quand Messaoud lui eut dit que c'était moi le chef, elle s'expliqua, et je la compris *grosso modo*; elle me raconta avec calme que le capitaine Frisch avait été emporté, attaché sur un méhari, par les assaillants de la veille et que, si on voulait le retrouver, elle saurait indiquer la direction prise par les ravisseurs.

Un silence glacial avait accueilli cette singulière histoire.

Comme tous les officiers qui servent dans ces régions, Riffaut connaissait cette langue.

— Oui, fit-il, c'est moi, et toi, comment t'appelles-tu ?

— Ourida bent Hellal.

— Bent Hellal ? Tu serais la fille du caïd, l'ami du cheikh snoussi ?

— Oui, je suis sa fille, la fille de votre ennemi, et je l'ai suivi jusqu'ici, mais moi je ne suis pas votre ennemie.

— Comment l'as-tu suivi ?

— Sur ma jument Nedjma.

— Et où as-tu laissé ta monture ?

— Une de vos balles l'a tuée; j'ai pleuré : elle est maintenant la proie des chacals.

— Mais alors, tu t'es exposée, tu as marché avec les contingents de ton père. Est-ce la place d'une jeune fille ?

— J'ai suivi à longue distance, mais vos balles portent loin.

— Je croyais que les femmes de ta condition étaient voilées.

— Dans nos tribus du Magadina, elles ne le sont pas.

— Et tu dis que tu n'es pas l'ennemie des Roumis ?

— Oui, puisque j'ai tout fait pour sauver un des vôtres.

— Qui donc ?

— Sidi Frisch, le capitaine; c'est pour lui que j'ai fait cette longue chevauchée. C'est pour lui que je suis ici.

Et la jeune fille prononça cette dernière phrase avec un tel accent de sincérité que les officiers présents se regardèrent sans songer à sourire.

Ourida poursuivit :

— Pourquoi ne m'a-t-il pas écoutée ? car je l'avais prévenu... Chouchane l'a vu dans sa tente avant le combat; il lui a remis une lettre de moi. S'il était parti à ce moment ! Cheikh El Qaï n'était pas encore arrivé, il eût pu se sauver.

— Qui est Cheikh El Qaï ?

— Tu ne sais donc rien, toi, le chef ?

tomobile que je désire conduire moi-même. Je prends aussi des lunettes de tourisme qui me rendent méconnaissable.

— C'est cela. Après, ce sera à vous de me suivre à distance. Je me serai renseignée et j'irai droit à la tente des Messageries Maritimes.

— Oh ! c'est à partir de là que j'ai peur. »

Emmie enlaça Sika et tendrement :

« Ma jolie cousine ou presque, faites ce que je vous ai dit et ne vous inquiétez pas du reste. Tout ira bien. »

Et, gentiment ironique :

« Et Marcel sera bien empêché de rendre à votre père le pantalon qui vous séparerait à jamais. »

Elles se sourirent, échangèrent un baiser non exempt d'émotion, et Emmie murmura :

« Je me place au moteur. C'est plus naturel pour entrer dans le port. »

Une heure plus tard, le canot n° 2 accostait au pier 21, sans que le général, Tibérade, Midoulet et les matelots eussent conscience de cet heureux événement.

## Chapitre VIII

### L'IDÉE DE LA PETITE SOURIS

Un vaste hangar encombré de ballots, de caisses, de colis de toute nature, de toutes formes, de toutes dimensions, tel est le dock que les Compagnies de navigation désignent sous le nom de « tente ».

La tente des Messageries Maritimes, à Port-Saïd, ne fait pas exception à la règle.

Ses ouvertures se découpent sur le quai, face à l'endroit où abordent les paquebots.

Quelques détails seulement lui sont particuliers.

Ainsi, les bureaux des commis aux écritures occupent un des côtés étroits du parallélogramme du hangar. Pour y pénétrer, il faut d'abord entrer dans la tente, puis, sur la gauche, on découvre un escalier raide et étroit, accédant au premier étage où sont les bureaux. Le rez-de-chaussée sert au dépôt des objets en consignation.

C'était donc au premier, dans un bureau dont la fenêtre ouverte au large donnait sur le quai, que M. Dolgran, chef du service, écrivait d'une belle anglaise une lettre administrative.

Il leva la tête.

On venait de frapper à la porte, située au haut de l'escalier.

« Entrez ! fit M. Dolgran qui ajouta avec une mine dolente : On ne peut pas être une minute tranquille. »

L'huis s'ouvrit et dans l'encadrement parut un petit mousse, tout jeune, tout fluet, mais doué d'une figure agréable, prodigieusement futée.

Au même moment, un ronflement d'automobile retentit sur le quai et cessa aussitôt.

M. Dolgran toisa le visiteur et de cet accent important dont les employés, supérieurs ou non, ont le secret :

« Vous désirez, mon garçon ? »

Le gamin répliqua sans se troubler :

« Dites-moi, monsieur, à qui dois-je

m'adresser ? Il s'agit de valises déposées en consigne.

— A moi-même.

— C'est une chance. Les valises en question ont été amenées de Marseille ici... Les voyageurs, ayant manqué le bateau à Brindisi, ont câblé pour qu'elles fussent remises à la tente à Port-Saïd, afin de les retrouver à l'arrivée. »

M. Dolgran cligna des paupières :

« N'étaient-elles pas à bord du *Shanghai* ? »

— Si, monsieur.

— En ce cas, mon ami, elles ne sauraient être délivrées à leurs propriétaires, attendu qu'elles sont sous séquestre par ordre de la police. »

Et le fonctionnaire, jugeant probablement que l'argument était sans réplique, désigna la porte au visiteur et se replongea dans sa rédaction interrompue.

Mais le mousse ne partageait pas sa manière de voir, car il reprit :

« Un mot encore, monsieur... Je suis chargé d'une commission, et je pourrais peut-être la faire tout de même. »

— Ah bah ! bredouilla M. Dolgran, d'un ton stupéfait. Enfin... qui vous envoie ?

— Mes patrons, monsieur ! Le général Uko, sa fille et leurs amis.

— Cabines 14, 16, 21 et 22, n'est-ce pas ?

— Ce sont les numéros qu'ils m'ont donnés en effet.

— Il n'y a donc pas erreur, c'est bien leurs bagages qui sont visés par la police. Je ne dois pas vous les remettre.

— Mais je ne vous demande pas de les emporter, monsieur. »

L'interlocuteur du gamin le considéra avec ahurissement.

« Alors, que demandez-vous ? »

— Mes patrons espèrent que vous me permettrez de m'assurer qu'aucun objet ne manque dans leurs valises.

— Rien ne s'égare ici, mon garçon !

— Ils en sont sûrs ! monsieur, mais pendant la traversée de Brindisi à Port-Saïd... vous comprenez ! Les valises ont voyagé toutes seules... Aussi, j'ai une liste détaillée de tout ce qu'elles doivent contenir. Si vous vouliez le permettre, je vérifierais simplement devant vous.

— Oh ! si ce n'est que cela ! Je ne prétends pas vous empêcher d'obéir à vos maîtres..

— Je vous remercie... Ils sont inquiets, et, dame, j'aurais été mal reçu si je n'avais pas accompli ma mission.

— Je le déplore, persifla le fonctionnaire. Donc, combien y a-t-il de colis ?

— Trois valises. »

M. Dolgran actionna un timbre. Un facteur se présenta aussitôt.

« Jules ! apportez les trois valises déposées par le *Shanghai* à la consigne. »

Le commis s'élança au dehors et le chef de service se remit à écrire, sans plus s'occuper du jeune visiteur.

Celui-ci s'approcha de la baie largement ouverte sur le quai. Il se pencha comme pour examiner le mouvement de

l'extérieur. Or, une automobile stationnait à quelque distance. A l'apparition du gamin, une femme, défigurée par d'énormes lunettes de tourisme et qui tenait le volant, mit le véhicule en marche et stoppa juste sous la fenêtre.

« Tout va bien ! murmura le mousse. Sika est à son poste ! »

A ce moment, le facteur reparaissait, chargé des valises.

« Posez-les devant la fenêtre, dit le jeune garçon en qui l'on a reconnu Emmie. J'y serai mieux pour vérifier leur contenu. »

Il s'agenouillait en même temps devant les colis, tirait les cefs de sa poche et, tandis que M. Dolgran venait par devoir professionnel se placer derrière lui, il ouvrait la première valise.

« C'est celle de la demoiselle, au moins, s'exclama le pseudo-gamin. Ça sent bon l'odeur là dedans ! »

Et, consultant gravement sa liste :

« Deux douzaines de mouchoirs de batiste... voilà ! Douze flacons de parfums !... Un... deux... trois... six... neuf... douze ! Le compte y est. Six paires de gants !... Un vaporisateur ! Quelle senteur ! »

Tout en bavardant sous le sourire amusé du chef, il avait retourné tout le contenu de la valise.

« Et d'une, fit-il. A une autre ! »

Et, ouvrant la seconde, il s'exclama :

« Celle du jeune patron ! Par ici la liste. Nous disons : caleçons... flanelles... pantalons ! Combien de pantalons, le chiffre est mal fait, je ne puis pas lire. »

M. Dolgran se pencha pour voir. En effet, un pâté malencontreux avait voilé le nombre indiqué.

Le petit, du reste, très aimablement, lui passa la liste avec cette phrase flatteuse :

« Monsieur, vous qui avez l'habitude des écritures, vous lirez peut-être... Est-ce un 3... Car voilà 3 pantalons ! Un, deux et trois. »

Le chef poussa un rugissement.

En prononçant ces deux derniers mots, le faux mousse s'était brusquement dressé et avait jeté par la fenêtre un pantalon gris fer, genre touriste, qu'il tenait dans les mains.

D'un bond, M. Dolgran fut à la croisée... et il vit démarrer l'automobile guidée, nous le savons, par Sika, méconnaissable sous ses lunettes.

Mais si le chef de service ne pouvait identifier la mécanicienne improvisée, il constata sur la banquette la présence du vêtement gris fer, qui s'éloignait en quatrième vitesse.

« Petit bandit ! hurla-t-il, exaspéré en se rendant compte de l'impossibilité de rattraper l'ajustement fugitif... Ah ! tu viens jeter la perturbation dans notre service... la prison t'attend. »

Hélas ! les mains tendues vers le gamin retombèrent flasquement à ses côtés.

Emmie braquait un revolver sur la poitrine du fonctionnaire et sa voix narquoise prononçait en menaçante façon :

« Un pas, et vous êtes mort ! »

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

Société  
de  
Géographie de Paris

### NOMADES ET SÉDENTAIRES AU MAROC

M. le commandant J. Reynaud a exposé, dans la séance du 3 novembre, l'état des populations marocaines. Trouverons-nous en elles des adversaires ou des collaborateurs, dans notre œuvre civilisatrice ? Il est convaincu qu'elles sont susceptibles de progrès.

Les nomades, jadis organisateurs de caravanes et pourvoyeurs des marchés d'esclaves, tendent à se fixer. L'orateur a rencontré à Oudjda, fixé avec sa famille, un ancien brigand qui, devenu capitaliste, loue ses terres, cultive son jardin, fait un peu de commerce et n'a même plus de fusil. Ailleurs, il a vu des Berbères du Tafilelt venir s'engager comme ouvriers dans les villes. Les terrains de parcours diminuant, l'existence des nomades devient misérable. Le nomadisme disparaîtra.

Les Zaër sont des propriétaires fixés au sol, mais vivent néanmoins sous la tente qui leur permet de se dissimuler quand passe une tribu pillarde ou à l'approche du percepteur du Maghzen.

Chez les Angads, près d'Oudjda, M. Reynaud alla visiter un grand seigneur nomade qui, habitué à un confort peu compatible avec la vie errante, paraissait assez disposé à changer d'existence.

### TROIS MOIS CHEZ LES MOÏ

M. Henri Maitre, des services civils de l'Indochine, a exposé, le 18 novembre, les résultats de la mission qu'il a remplie, de 1909 à 1911, dans la région des Moï, population sauvage qui vit dans le pays situé en arrière de l'Annam de la Cochinchine et du Cambodge jusqu'au bas Laos. D'accès difficile, malsaine, habitée par des populations belliqueuses et indépendantes, cette région était restée longtemps fermée à notre influence. Ce voyage vient compléter celui déjà fait par M. Maitre, de 1905 à 1908, dans le Darlac.

Les Moï comprennent beaucoup de tribus. Parmi elles, les Radé occupent le plateau du Darlac, où ils bâtissent de beaux villages avec huttes sur pilotis. Ils font de vastes cultures de riz et de maïs.

Les Savai obéissaient jadis à deux chefs sorciers, le sadet de l'eau et le sadet du feu ; c'est l'un d'eux qui fit assassiner l'administrateur Odend'hal, en 1904.

Les autres Moï habitant les montagnes sont très misérables ; leur caractère est méfiant et renfermé. C'est à peine si, dans ce pays, on trouve des sentiers de chèvre reliant les villages ; le seul mode de locomotion est l'éléphant.

G. R.

## Cariosités Pittoresques

### L'ANCÊTRE DE NOS PIPES

Nul ne saurait ignorer que le tabac — comme tant d'autres plantes plus utiles — nous vient d'Amérique, et que son usage ne commença à se répandre en Europe qu'au dix-huitième siècle.



Une légende veut que la coutume ait été importée du nouveau continent dans le vieux monde par sir Walter Raleigh, le fameux aventurier qui mourut sur l'échafaud après avoir fondé en Amérique la Virginie, la première colonie anglaise.

Cette photographie représente précisément la pipe que Raleigh rapporta d'Amérique, et qu'il avait reçue en présent d'un chef indien. On prétend même qu'il la fuma avant de graver les marches de l'échafaud.

V. F.

## Aux Pays des Timbres

### LE FONDATEUR DE LA PATRIE NORMANDE

De grandes fêtes ont eu lieu à Rouen pour la célébration du millénaire de la fondation du duché de Normandie. Ce fut, en 911, par le traité de Saint-roi Charles le Simple de son royaume à Rol-scandinaves, qui, mongères, venaient des pays cessantes excursions à l'empire carlovingien. chasser ces hommes du solut de s'en faire des mariage à leur chef sa qu'il se convertirait au accepta ces conditions. Il prêta au roi serment de fidélité, se fit baptiser à Rouen et reçut en partage un territoire qui constitua le duché de Normandie, dont il devint le premier duc. »

### RATÉS... LES TIMBRES DU ROI GEORGE V

Les deux premiers George V, le 1/2 et le 1 22 juin, jour du couronnement, ces nouveaux timbres ont été retirés de la circulation, tant ils ont pressé anglaise et par la la gravure et de l'exécution.



timbres à l'effigie du roi penny, ont été émis le ment. Mais, les fêtes terribles ont été retirés de la été critiqués et par la public, sous le rapport de tion.

DÉSIRÉ LACROIX.

### LA QUESTION CONGOLAISE

M. Boulland de l'Escale, publiciste, qui a été récemment chargé de missions d'études économiques dans l'Afrique occidentale et l'Afrique équatoriale, a présenté à la Société, le 21 novembre, un tableau très documenté des intérêts européens tels qu'ils étaient répartis en Afrique à la veille des négociations avec l'Allemagne.

Passant aux accords marocain et congolais, dont le dernier n'était pas encore conclu, il insiste sur la gravité des sacrifices que nous étions amenés à faire. Il montre que cet arrangement pourrait être suivi d'autres ententes avec les puissances intéressées en Afrique, en vue du développement des intérêts matériels par les chemins de fer. La construction d'un Transafricain français doit être encouragée comme devant être un instrument de civilisation et de progrès.

### LES TROUPES NOIRES

M. le colonel Mangin, qui a été le promoteur des projets de recrutement de troupes noires, a exposé, en une langue élégante et persuasive, devant la Société, le 5 décembre, cette question qu'il connaît si bien et sur laquelle il a réussi à faire prévaloir ses patriotiques conceptions.

Il expose d'une façon éclatante le magnifique développement de l'Afrique occidentale française. Il énumère les produits naturels de la colonie et il cite comme l'une de ses plus précieuses richesses le « soldat de métier », marchandise si rare et si appréciée.

Les qualités du soldat noir, il n'est pas un colonial qui ne les connaisse : fidélité, courage, énergie au feu. L'histoire de la conquête de l'Afrique fourmille de faits d'armes héroïques qui les ont mis en évidence.

Le colonel Mangin démontre, et il détruit ainsi l'une des objections faites au système du recrutement des troupes noires, qu'il ne fait aucun tort à la main-d'œuvre. On ne prendra que 5,000 hommes par an, avec des engagements de 4 ans, soit 20,000 hommes en tout, alors que l'on pourrait aller jusqu'à 40,000 hommes par an sans inconvénient.

En outre, il fait remarquer que les libérés du service fourniront au commerce, à l'agriculture et à l'industrie à peine naissante une main-d'œuvre d'autant plus précieuse qu'elle sera formée même pour des tâches plus élevées.

De superbes projections ont montré que le soldat noir a l'allure d'un vrai soldat.

G. R.